

# Bulletin Salésien

ORGANE DES ŒUVRES DE DON BOSCO

XLIV<sup>e</sup> ANNÉE

Janvier-Février 1922

N. 457



## SOMMAIRE

Lettre de Don Rinaldi aux Coopérateurs Salésiens.

Le second Successeur de Don Bosco:

I. - Avant le rectorat.

II. - Le rectorat.

III. - Les derniers mois, la mort.

Honneurs funèbres rendus à Don Albéra en France et  
en Belgique.

Oraison funèbre de Don Albéra, prononcée à Paris, le  
29 Novembre 1921.

Cà et là à travers le Monde Salésien.

Coopérateurs défunts.



RÉDACTION ET ADMINISTRATION: Rue Cottolengo - 32 - Turin (Italie)

# BULLETIN SALÉSIEN

— ORGANE DES ŒUVRES DE DON BOSCO —

RÉDACTION ET ADMINISTRATION: Rue Cottolengo - 32 - TURIN (Italie)

## LETTRE DE DON RINALDI

aux Coopérateurs et Coopératrices des œuvres de Don Bosco

*Chers Coopérateurs  
et dévouées Coopératrices,*

A l'idée que beaucoup parmi vous attendent avec impatience cette lettre annuelle destinée à vous rendre compte des progrès de l'œuvre, je ne vous cache pas que je sens croître en moi le sentiment profond de cette responsabilité nouvelle imposée par les circonstances. Aussi ne vous étonnez pas qu'au début de ces lignes je commence, par solliciter votre indulgence en vous demandant de faire à ma pensée le même accueil que votre bonté aurait fait à celle de Don Bosco, de Don Rua, ou de Don Albéra. Ce n'est pas à l'homme qu'il faut prêter attention, mais à l'œuvre de Dieu, qui grandit et se développe chaque jour davantage, démontrant par là, par cette vitalité surprenante, que la grâce divine est bien avec elle, l'assiste et la protège.

### La mort de Don Albéra.

Le double sentiment que je me trouve au cœur en commençant cette lettre est un sentiment de douleur et de gratitude. Don Albéra nous a quittés; la mort nous l'a enlevé en quelques minutes. Sans doute sa constitution, si frêle de nature, était depuis des mois rongée d'un mal sourd. Par ailleurs les soucis que cette période d'après-guerre avait mul-

tipliés n'avaient pas diminué son lot de souffrances: à côté de grandes consolations provenant surtout du bonheur d'abriter des centaines d'orphelins de guerre, il avait, en ces dernières années, éprouvé de bien lourdes peines. Malgré cela, ferme dans son dessein de mettre ses pas dans les pas de Don Bosco et de Don Rua, il voulut et il sut demeurer sur la brèche jusqu'à la dernière minute de sa vie. Aussi la rapidité tragique de sa mort, quoique prévue par quelques-uns, accroît tellement notre douleur que, seules la sympathie universelle que provoqua ce deuil, et les funérailles solennelles qu'un peu partout nos amis et coopérateurs firent au regretté défunt parent apporter un léger baume à la plaie ouverte en nos cœurs.

Laissez-moi donc, bien Chers Coopérateurs, vous exprimer dès le seuil de cette lettre notre meilleur gratitude. Cette gratitude n'aura d'égal que le désir formel de continuer à marcher fidèlement sur les traces de notre Vénérable Fondateur, l'immortel Don Bosco. A la mort du Vénérable et tout près de sa dépouille Don Rua, le premier, en prit l'engagement sacré; en quittant cette terre ce fut sa recommandation suprême. Don Albéra nous l'eut faite aussi assurément si sa mort n'avait pas été aussi brutale; mais ses onze années de rectorat fécond ont-ils visé à autre chose qu'à inculquer profondément à nos volontés ce dessein formel?

## Année de Deuil.

L'année 1921 fut vraiment pour la Pieuse Société Salésienne une année de deuil. Dans les premiers jours de Juillet nous avions à déplorer la mort presque subite d'un des meilleurs enfants de Don Bosco, Don Antoine Aime, Inspecteur des maisons de Colombie et du Vénézuéla. Deux mois après passait à l'éternité le second Evêque salésien Mgr. J. Costamagna; et huit jours exactement avant la mort de Don Albéra s'éteignait à l'Oratoire la vie si précieuse de Mgr. Marengo, Archevêque d'Édesse, Internonce apostolique dans les Républiques de l'Amérique centrale.

Notre regretté Père Don Albéra et Mgr. Costamagna, jadis compagnons de classe à l'Oratoire, avaient eu, avant de mourir, la joie de célébrer, dans une vieillesse avancée, les noces d'or de leur Sacerdoce; tandis qu'au contraire Mgr. Marengo et Don Aime parurent à tous comme fauchés en pleine activité, bien en-deçà des années que nous leur prêtions encore. Ces morts imprévues et brutales, comme aussi celles de tant de nos amis ravis à notre affection au cours de cette année, nous répètent la grande leçon évangélique: « Estote parati... » Pussions nous l'appliquer à nos âmes, et, en souvenir du zèle

que tous ces grands morts dépensèrent pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, des exemples de piété qu'ils nous laissèrent, de leur dévouement absolu à l'œuvre de Don Bosco, pussions-nous aussi nous proposer de copier nos jours sur les leurs jusqu'à la minute suprême de notre vie!

Le huit Décembre dernier nous célébrions le 80<sup>e</sup> anniversaire du jour béni où sur l'inspiration de la Vierge Immaculée Don Bosco jeta les premières bases de son œuvre. Que de bien accompli dans ces 80 ans! Que d'âmes d'enfants, des deux sexes, arrachées aux périls de la rue et aiguillées vers une vie profondément chrétienne dans les patronages salésiens, et les centaines d'institutions dirigées par les fils du Vénérable! Que de postes de missions plantés un peu partout au cœur des tribus infidèles, et chez

les peuples assis à l'ombre de la mort! Tout ce bien incalculable réalisé, cet épanouissement magnifique de l'œuvre, ces bienfaits de tout ordre répandus par elle dans la société on les doit, sans doute, d'abord à la protection divine qui ne nous manqua jamais, à l'éclat des vertus du Fondateur de la Congrégation Salésienne, mais aussi au don absolu de soi qui fut la caractéristique des premiers fils de Don Bosco spécialement de ceux qui lui succédèrent à la tête de son armée pacifique. C'est pourquoi notre gratitude s'incline profondément devant leur souvenir; et de façon toute particulière devant celui de Don Albéra elle proteste de sa profonde fidélité.

## Coup d'œil sur l'année 1921.

Ce devoir de reconnaissance nos cœurs sentaient le besoin de le rendre: maintenant qu'il est accompli permettez-nous, chers Coopérateurs et dévouées Coopératrices, de vous donner un bref aperçu sur les œuvres nouvelles que les Salésiens et les Filles de Marie Auxiliatrice ont pu, grâce à l'aide de Dieu et à la vôtre, mettre sur pied à travers le monde.

### Oeuvres réalisées par les Salésiens.

En Italie les Fils de Don Bosco ont eu la joie de fonder deux nouveaux Instituts pour la formation du personnel, le premier près de *Bologne* pour les provinces d'Émilie, de Toscane et de Ligurie; le second à *Schio*, tout près du grand patronage que nous tenons dans cette ville, pour les provinces de Lombardie et de Vénétie. Nous avons aussi ouvert à *Modène* un nouveau patronage qui promet d'heureux fruits.

En Belgique, à *Tournai*, les Salésiens ont pris la direction d'une école primaire florissante, contiguë au grand établissement que nous avons déjà dans cette ville.

En Allemagne, l'œuvre salésienne pouvant enfin se développer librement, vient

d'ouvrir à *Essen* un pensionnat flanqué d'un grand patronage où plus de six cents enfants seront élevés à l'avenir selon les méthodes et dans l'esprit du Vénérable Don Bosco.

Dans le Nouveau Continent l'œuvre salésienne eut aussi à enregistrer de nouveaux progrès. Dans l'Amérique du Nord, à *Watsonville*, aux États-Unis, on a pu fonder une colonie agricole qui est une véritable providence pour les fils des émigrés.

Dans l'Amérique du Sud on a également accepté une colonie agricole, doublée d'un magnifique internat, auquel vient encore s'ajouter une vaste Église paroissiale. C'est une généreuse famille chrétienne qui à *Général Pirán*, dans l'Argentine, nous fit ce royal cadeau. Nous avons aussi ouvert à *Manaos* (Brésil), État de l'Amazone une résidence pour aider à l'instruction et à l'éducation de la jeunesse de ce centre important, et aussi pour préparer toute une réserve d'ouvriers évangéliques à la mission du Rio Negro.

Cette récente préfecture apostolique du *Rio Negro*, comme le Vicariat apostolique de *Shiu-Chow* en *Chine*, de même que plusieurs provinces salésiennes de l'Amérique ont pu au cours de cette année, grâce aux renforts de personnel accouru à leur aide, étendre le rayonnement de leur action. Plus de cent missionnaires sont partis cette année de Turin pour ces lointaines missions; la dernière expédition, la plus importante de toutes, vient de s'embarquer pour l'*Assam*, où la Congrégation de la Propagande nous a suppliés d'accepter toute une vaste préfecture apostolique. Ces missionnaires dont le chef, Monsieur l'Abbé Mathias, est un Salésien français, décoré de la croix de guerre, ont reçu, on peut le dire, la dernière bénédiction paternelle de Don Albéra.

### Oeuvres accomplies par les Filles de Marie Auxiliatrice.

Grâce au secours abondant de votre charité les Filles de Marie Auxiliatrice ont aussi pu accroître le nombre de leurs entreprises au cours de l'année écoulée.

A *Turin* elles ont assumé la direction d'un abri « pour la protection de la jeune fille », à *Asti*, c'est un jardin d'enfants qu'elles ont fondé, où elles élèvent déjà près de 200 bambins; à *Oulx* un patronage, un ouvroir et des cours du soir ont vu le jour à de brefs intervalles; à *Alexandrie* un pensionnat pour les élèves de l'École Normale, comptant déjà une soixantaine de jeunes filles, s'annonce plein de promesses.

Dans l'Amérique du Sud, à *Général Pirán*, en Argentine, elles ont ouvert un collège avec un grand patronage, — une école paroissiale et un patronage pour enfants à *Ascurre* dans l'État de Sainte Catherine, au Brésil, — une école gratuite pour enfants à *Jaquil*, au Chili, — un sanatorium à *Yauja*, au Pérou, — et un pensionnat près de *Puebla*, au Mexique.

Il est bon de noter aussi qu'en divers endroits ces excellentes religieuses sont venues prêter main-forte aux Salésiens en se chargeant pleinement de la cuisine et de la lingerie dans divers établissements dirigés par les Fils de Don Bosco, — à *Turin*, *Frascati*, *Chertsey* (Angleterre), *San Francisco* (États Unis). De plus, près de trente de ces vaillantes filles sont parties rejoindre et renforcer le personnel des missions épars à travers l'Argentine, le Brésil, le Mexique et l'Asie Mineure.

Comme vous pouvez le toucher du doigt, les Salésiens aussi bien que les Filles de Marie Auxiliatrice ont pu au cours de cette année 1921, en dépit des difficultés de l'heure présente, accroître leurs pacifiques conquêtes, et, grâce à vos généreuses aumônes, étendre de quelques pouces le royaume de Dieu.

## Projets pour 1922.

Après ce coup d'œil jeté sur l'ensemble de nos fondations laissez-nous maintenant, bien Chers Coopérateurs et dévouées Coopératrices, vous soumettre notre programme d'action pour l'année qui s'ouvre. Ce programme préoccupait vivement Don Albéra aux derniers jours de son existence; on le

voyait soucieux de voir descendre les bénédictions du ciel sur le travail prochain de la Congrégation Salésienne. C'est que cette année 1922, même abstraction faite des grands changements que la mort du Supérieur Général va apporter dans la direction de la Société Salésienne, s'annonce pour nous comme une année particulièrement grave et importante. Pour satisfaire à nos besoins les plus urgents laissez-moi interpréter les volontés suprêmes — connues de quelques-uns — de notre cher Don Albéra en vous demandant pour 1922, l'appui de vos prières, l'ardeur de votre zèle, et la générosité de votre action.

**I. — Et tout d'abord l'appui de vos prières.**

Le 29 Avril prochain verra réunis aux pieds de Marie Auxiliatrice tous les Inspecteurs de la Pieuse Société Salésienne, accompagnés des délégués élus par chaque province: ils s'agenouilleront pour demander à la Vierge Secours des Chrétiens de les éclairer dans le choix du nouveau chef qu'ils doivent donner à la Pieuse Société Salésienne. A la suite de cette élection ces assises solennelles continueront de débattre maintes questions de haute importance ayant trait à la bonne marche de l'œuvre salésienne, à son développement, à la nécessité de mettre l'activité de ses fils toujours plus en rapport avec les besoins de l'heure, mais toujours en conformité avec l'esprit de Don Bosco. Qui n'aperçoit la souveraine importance de ce chapitre général, dont les circonstances ont depuis 12 ans empêché la réunion.

Dans ces douze dernières années de quels graves événements la terre fut le théâtre et le témoin! Quel monde nouveau a surgi! Que de besoins, ignorés jusqu'à cette heure, se manifestent! C'est avec raison que nous sentons la nécessité d'une assistance divine toute spéciale. Excellents Coopérateurs qui avez chaque jour l'habitude de réciter, pour gagner les indulgences attachées à votre nom, un *Pater*, *Ave* et *Gloria*, suivis de l'invocation: Saint François de Sales, priez pour nous, arrêtez-vous une seconde, je vous en prie, avant de commencer cette brève

prière, rappelez au Seigneur notre futur chapitre général, et priez notre glorieux patron pour que, en union avec le Vénérable Don Bosco, et toute l'armée salésienne triomphant au ciel, il nous obtienne de la Vierge Auxiliatrice l'aide spéciale et les bénédictions de choix dont nous avons besoin. Oui, demandons avec ferveur à Dieu que l'œuvre salésienne puise dans ce chapitre général les grâces de lumière et de force qui la mettront à même de réaliser, dans la plénitude de l'esprit de Don Bosco, sa mission ici-bas: l'éducation chrétienne de la jeunesse.

**II. — L'ardeur du zèle.**

Certainement qu'au cours de ce chapitre général un vœu jaillira du cœur de tous ses membres: celui de redoubler de zèle et d'activité pour susciter à l'Église de Dieu de nouvelles vocations. Cette crise des vocations sacerdotales et religieuses formait, je m'en souviens bien, l'une des plus graves préoccupations de Don Albéra, et son cœur en était douloureusement remué. « Nous devons, répétait-il souvent, aller jusqu'au bout de nos efforts pour multiplier les vocations, non seulement pour notre Congrégation, mais aussi pour les Séminaires. Voilà le grand besoin de l'Église à l'heure présente! Si Don Bosco, si Don Rua étaient encore de ce monde ils ne se donneraient pas de repos qu'ils n'aient paré à ce grave péril. Nous aussi attelons-nous à cette œuvre. Hélas! les aumônes qui secondent notre tâche dans cette entreprise vont toujours diminuant, n'importe, tenons ferme, et si le Seigneur inspire à une âme généreuse un secours de valeur consacrons-le de suite à cette œuvre. »

Qui n'admirerait la générosité de ce programme! Il exprime bien, en vérité, la plus grave nécessité de l'Église à l'heure qui sonne. Jetez un simple regard sur le monde qui nous entoure, Chers Coopérateurs, et vous resterez convaincus de l'urgence de cette œuvre. A mesure que se précisent les besoins actuels de la société, on s'avise qu'il faut de toute nécessité multiplier les œuvres, les institutions qui visent à éduquer chrétiennement la jeunesse. L'avenir de la re-

ligion et de la Patrie est là, dans cette jeunesse qui monte et qui sera demain ce que ses maîtres l'auront faite aujourd'hui. Or bien quel déchet dans l'œuvre de Dieu, et quels lendemains inquiétants nous devrions attendre, si l'armée des éducateurs chrétiens continuait à voir diminuer ses effectifs!

De toutes les maisons salésiennes, aussi bien des missions perdues au fond des terres infidèles que des collèges fondés au milieu de nos villes les plus civilisées, nous arrive sans cesse cette lamentation: « Nous sommes trop peu! Nous n'arrivons plus! Nous plions sous la tâche. Envoyez-nous, de grâce, du secours pour ne pas laisser dépérir l'œuvre du Seigneur. » Pourrons-nous encore longtemps écouter ces plaintes, et exaucer ces désirs avec la meilleure volonté du monde, si l'on ne songe efficacement à multiplier les rangs de l'armée salésienne.

L'an dernier, comme on vous le rappelait, partaient pour les missions plus de cent Salésiens, et de trente Religieuses de Marie Auxiliatrice: croyez-vous qu'avec ces renforts tous les vides aient été comblés? Hélas! rien que pour la Patagonie, cinquante apôtres, ardents et jeunes, partant demain matin, ne suffiraient pas encore pour empêcher de voir, année par année, diminuer la moisson des âmes préparée par les fatigues de nos premiers missionnaires.

Et notez que le regretté Don Albéra acceptait, il y a un an, en plus d'autres fondations, le *Vicariat apostolique de Kimberley*, en Australie, où l'arrivée d'une douzaine de missionnaires nous permettrait de dire que nous avons pris possession de ces immenses territoires, mais non pas que nous avons mis la main au travail écrasant d'évangélisation qui nous attend là-bas. Ne vous étonnez donc pas, bien chers coopérateurs et dévouées coopératrices, si même sur ce terrain je viens solliciter votre aide et votre concours. Aidez-nous, nous vous en supplions, à former des vocations aussi généreuses que nombreuses. Découvrez-les vous-mêmes, cultivez-les avec amour, et adressez-les nous. Si, au dire de Saint Augustin, *tout homme qui sauve une âme assure son propre salut*,

quelle récompense n'attend pas en cette vie et au-delà celui ou celle qui aura donné au Seigneur un missionnaire, un religieux, un prêtre, dont les fatigues et le zèle doivent sauver tant d'âmes! Ne nous laissons pas de supplier le Maître de la moisson d'envoyer de nombreux ouvriers sur ses terres; prions-le chaque jour, et avec ferveur, pour qu'il multiplie les Fils de Don Bosco. Mais que cette prière ne nous empêche d'aucune façon, et ne nous dispense pas de travailler efficacement à cette œuvre urgente, dans la mesure des moyens que le Seigneur a mis à notre service.

**III. — La générosité de l'action.**

Au cours de l'année 1922 nous aurons l'immense bonheur de célébrer le troisième centenaire de la mort de Saint François de Sales et le cinquantième de la fondation de l'Institut des Sœurs de Marie Auxiliatrice. Les grandes lignes du programme des fêtes en l'honneur de l'Évêque de Genève vous ont déjà été indiquées par le Bulletin Salésien. A Turin elles commenceront le 28 Décembre et grouperont aux pieds de la Vierge Auxiliatrice toute la jeunesse élevée dans les huit établissements de cette ville. D'ici peu par la même voie nous vous communiquerons aussi le programme des fêtes du cinquantième de la fondation de l'Institut des Sœurs de Marie Auxiliatrice. Je suis assuré que, de votre côté, Chers Coopérateurs et dévouées Coopératrices, vous ne manquerez pas d'unir vos vœux et vos cœurs à ces solennités, et d'accourir nombreux auprès des enfants du Vénérable Don Bosco pour honorer dignement leur glorieux patron et la Reine des cieux. Mais laissez-moi vous le dire en toute simplicité: il faut que vous fassiez davantage. Se peut-il qu'on aime du fond du cœur la Vierge Auxiliatrice, qu'on se déclare le disciple du doux Évêque de Genève, si, en même temps, on n'imité pas cette douce Madone dans sa fonction d'aide des Chrétiens, si l'on ne copie pas le zèle ardent, la charité infatigable et la douceur inaltérable de Saint François de Sales?

Le Vénérable insistait souvent pour que à l'exemple de Saint François de Sales,



tous les bons chrétiens se souciaient d'abord de sauver leur âme, cela va sans dire, mais aussi de sauver celles de leurs frères. C'est dans ce dessein apostolique que songeant au salut du prochain, et plus spécialement à celui de la jeunesse, il fonda, à côté de ses deux congrégations, l'Union des Coopérateurs et Coopératrices Salésiennes.

A Turin, le 27 Novembre dernier, s'est tenu un Congrès d'Action Salésienne. C'est Don Albéra qui, quelques semaines avant, l'avait convoqué: il réunit environ 63 groupes ou petits comités d'action fondés autour de nos divers instituts ou patronages de la ville, et animés des meilleures intentions. Cette réunion se clôtura par un vœu unanime: celui de voir tous les membres de ces comités travailler, en union avec les Salésiens, au bien de la jeunesse populaire. Si cet exemple devenait contagieux, s'il s'étendait à toutes les villes ou bourgades possédant un Institut Salésien, de garçons ou de filles, quelle somme immense de bien on pourrait réaliser!

Dans tout internat salésien nous aimerions voir se constituer un groupe d'élèves, âgés de plus de seize ans, que l'on préparerait avec soin à cette coopération salésienne. De même dans nos patronages de ville ou de campagne nous aimerions voir se former, parmi nos grands jeunes gens, des groupes d'action qui prêteraient main-forte à leurs maîtres et prolongeraient au loin leur influence. Les associations des Anciens Élèves des Salésiens et des Anciennes Élèves des Filles de Marie Auxiliatrice devraient aussi, tout naturellement, s'épanouir en comités d'action salésienne, se proposant de travailler avec compétence et courage, de la façon la plus conforme aux besoins de l'heure et du lieu, à développer autour d'eux un programme de coopération salésienne. Ce serait pour ces associations le meilleur moyen de témoigner à leurs anciens maîtres et à leurs anciennes maîtresses leur affection et leur attachement sincères. Et puisque l'action religieuse et sociale, tracée par le Vénérable Don Bosco, si variée dans ses initiatives et si providentielle dans son intervention, de-

meure particulièrement confiée aux coopérateurs et aux coopératrices — comme l'a répété le 8<sup>e</sup> Congrès International, — il ne devrait plus y avoir une seule cité ou bourgade possédant un noyau de coopérateurs qui ne voie surgir un de ces comités d'action salésienne. Petit ou grand, cela n'importe pas. Ce qu'il faut, c'est agir.

Si, au cours de cette année 1922, ramenant pour la troisième fois le centenaire de la mort de notre glorieux patron, nous pouvions voir s'allumer un peu partout ces foyers de zèle ardent, appelés par les vœux du 8<sup>e</sup> congrès international, je crois que la Vierge Auxiliatrice et le Saint Evêque notre patron demeureraient plus touchés de cette preuve vraie d'affection que de toute autre.

### Une dernière prière.

Avant d'achever cette lettre je tiens, bien Chers Coopérateurs et dévouées Coopératrices, à vous recommander les œuvres que nous avons à soutenir, et qui, de plus en plus, comptent chaque matin sur votre fidèle charité.

Parmi elles laissez que j'intéresse plus particulièrement votre cœur à nos maisons de formation, noviciats et scolasticats, où se préparent nos réserves d'ouvriers évangéliques; nos ateliers professionnels, si providentiels à l'heure où la crise de l'apprentissage bat son plein; nos orphelinats de guerre, pleins des innocentes victimes de la grande épreuve; nos postes de missions répandues au milieu des tribus infidèles; et enfin nos églises en construction.

Comme vous l'avait déjà fait savoir le regretté Don Albéra, depuis des mois les offrandes de nos amis diminuent, pendant que les charges et le prix de la vie augmentent.

Le lendemain de l'enterrement de Don Albéra, le 1<sup>er</sup> Novembre 1921 Son Eminence le Cardinal Cagliero, que nous demandons au ciel de conserver encore longtemps à l'admiration et à l'attachement des Fils de Don Bosco, allait poser au quartier Saint-Paul à Turin la première pierre des fondations du Temple que les Salésiens élèvent,

dans ce milieu populaire, en l'honneur de Jésus Adolescent. Deux mois se sont passés depuis lors, et les bases de l'édifice sont achevées; au printemps prochain le Cardinal Archevêque de Turin pourra venir bénir la première pierre de cette grandiose construction. Mais à ce propos nous ne pouvons empêcher notre âme de murmurer à nos excellents coopérateurs cette prière: « De grâce ne nous laissez pas manquer des moyens nécessaires pour mener à terme tant d'œuvres entreprises pour la gloire de Dieu, particulièrement cette Église paroissiale, qui, dans notre pensée à tous, sera comme un monument élevé au souvenir de Don Albéra. »

Les Salésiens et les Filles de Marie Auxiliatrice,

leur enfants, tous les petits orphelins confiés à leur soins, toute la jeunesse dirigée par eux prient et prient sans cesse la bonne Providence, dont vous êtes les instruments de vous bénir chaque jour, vous, vos familles, vos intérêts temporels et éternels, afin que votre vie sur terre soit heureuse et riche en bonnes œuvres, et qu'elle s'achève un jour aux portes de l'Éternité bienheureuse!

En recommandant à la charité de vos prières tous les Fils de Don Bosco et leurs œuvres, je vous prie de me croire, bien chers Coopérateurs et dévouées Coopératrices,

*Votre très-humble serviteur*

**Abbé PHILIPPE RINALDI.**

Le BULLETIN SALÉSIEEN se fait un devoir de remercier la Presse Catholique française, belge et canadienne, qui s'est empressée par la voix de ses quotidiens ou de ses périodiques, de communiquer à son grand public l'annonce de la mort du Supérieur Général des Salésiens, d'exprimer aux Fils de Don Bosco les sympathies douloureuses du monde catholique, de rappeler à ses lecteurs ce que furent la vie et l'œuvre de Don Albéra, et de consacrer une large place aux compte-rendus des cérémonies funèbres qu'un peu partout les Fils de Don Bosco, les Coopérateurs Salésiens ou les Anciens Élèves de l'Œuvre ont célébrées pour le repos de l'âme du regretté défunt. Grands quotidiens à fort tirage, revues hebdomadaires ou mensuelles, semaines religieuses, bulletins d'œuvres ou de paroisses, tous semblaient s'être disputé l'honneur de parler du Second Successeur de Don Bosco, et de rappeler, à son propos, l'opportunité de l'œuvre qu'il gouvernait encore il y a quelques mois. Nous les prions respectueusement de trouver ici l'expression de notre gratitude, et l'assurance que ce faisceau de sympathies n'a pas peu contribué à adoucir le deuil cruel que l'immense famille Salésienne vient d'éprouver.

# Le Second Successeur de Don Bosco

Avant le rectorat - le rectorat - les derniers mois - la mort

## I. AVANT LE RECTORAT.

### Paul Albéra à l'Oratoire.

Un gros village bien paisible ramassé autour de sa vieille église, en bordure de la ligne de chemin de fer, à mi-roule entre Turin et Pignerol, au cœur même de la plaine piémontaise: c'est None. Terre de blé et de maïs, pays de vignes; race de laboureurs et de vigneron. Le hasard d'une visite au curé de l'endroit y égarait, un soir d'automne de 1858, les pas de Don Bosco. A un détour de la conversation l'excellent pasteur du lieu se prit à dire: « Mais j'y pense, j'ai un petit paroissien, bien pieux et pur, qui voudrait se faire prêtre: si vous le prenez à l'Oratoire. » On alla chercher l'enfant; il se présenta: 13 ans, timide à l'excès, l'air plutôt frêle, des traits délicats et fins. « Pendant que je règle une dernière affaire avec Mr. le Curé, dit Don Bosco à l'abbé Rua qui l'accompagnait, examine un peu notre petit ami; tu me diras ce que tu en penses. » « Vous pouvez en toute confiance l'admettre à l'Oratoire, disait une demi-heure après l'examineur improvisé. Il a tout ce qu'il faut pour y entrer. »

On prit date et à quelques jours de là, le 8 octobre, le jeune Albéra faisait son entrée à l'Oratoire. L'Oratoire à cette époque-là était déjà en pleine prospérité. On peut même dire que son âge d'or, sa période la plus intense de vie surnaturelle battait son plein. L'année précédente le jeune Dominique Savio —, dont la cause de béatification est devant les tribunaux romains — s'était envolé à Dieu après avoir semé autour de lui les plus purs merveilles. Mais, comme disait Don Bosco, les murs de l'Oratoire abritaient par douzaines des émules de ce jeune saint. Précisément le petit Albéra couchait au dortoir près du lit d'un certain *Magon* dont la brève existence fut tout un poème. Jadis chef de bande dans les collines du Montferrat, cœur violent, nature emportée, il était devenu, sous la main de Don Bosco, le plus doux des chrétiens. Il devait mourir trois mois plus tard, d'une mort foudroyante, prophétisée par Don Bosco, en véritable saint.

C'est à cette époque que se rattache un glorieux incident dont le jeune Albéra fut le héros.

On n'arrivait pas à décider Don Bosco à poser devant l'appareil; et pourtant ses fils ne souhaitaient rien tant que d'en conserver les traits. Enfin, à force de prières et d'instances, on lui arracha cette capitulation. « Si vous croyez que le salut de quelques âmes gagnera à cela, je consens à me faire tirer; mais je veux choisir ma position. » Il se fit donc entourer d'un groupe d'abbés et d'élèves attendant leur tour de confession, et lui se tint au premier plan dans l'attitude du prêtre qui entend l'aveu des fautes. Mais il fallait un pénitent, agenouillé près de lui, et simulant une confession. « Viens ici, dit-il à Albéra; mets-toi à genoux sur ce prie-Dieu et appuie ta tête sur mon front: comme ça nous ne bougerons pas. » Et l'on eut ce groupe charmant où l'on ne sait quoi le plus admirer de la pureté des traits du jeune homme, ou de la gravité recueillie de Don Bosco. Ceci se passait le 21 Mars 1861.

### Les pas dans les pas...

Ce fut cette même année 1861 que Paul Albéra revêtit l'habit religieux, exactement le 27 octobre 1861, à None, dans l'église où il avait été baptisé (1). L'année suivante, le 14 Mai 1862, il émettait en compagnie des 21 premiers Salésiens ses vœux religieux entre les mains de Don Bosco. Date inoubliable! L'historien de cette journée l'a racontée en des lignes brûlantes que nous reproduisons ici (2).

« Ce soir-là fut témoin de la première profession religieuse des premiers membres de la Congrégation Salésienne. Qui décrira jamais comme il le faudrait la façon si humble dont s'accomplit cet acte inoubliable! Pauvre chambrette que celle où nous nous trouvions! Et si petite que le moindre siège n'aurait pu y tenir, tant nous étions pressés les uns contre les autres! Tous nous étions dans la fleur de la jeunesse, les uns en rhétorique, d'autres en philosophie, quelques-uns en théologie, et deux ou trois dans les ordres sacrés.

« Exactement nous étions 22, entourant Don Bosco agenouillé près de la table où trônait le

(1) Il convient de noter ici que la famille Albéra donna trois autres de ses enfants au Seigneur, une fille Soeur de St. Vincent de Paul qui vint accomplir son année de noviciat à Paris, un Lazariste, et un Franciscain.

(2) Les cinq premiers lustres de l'Oratoire, par Don Bonetti.

Crucifix. Don Rua prononça la formule des vœux que nous répétâmes mot à mot après lui.

« Après quoi Don Bosco se leva et tourné vers nous: « Mes enfants, dit-il, nous vivons en des temps bien troublés; et cela semble une folie de fonder une nouvelle congrégation religieuse à l'heure précise où le monde et l'enfer mettent tout en œuvre pour anéantir celles qui existent déjà. Mais n'ayez pas peur! Ce ne sont pas des probabilités, ce sont des certitudes que j'ai: Dieu bénit notre effort et veut qu'il se poursuive. Que n'a-t-on pas fait déjà pour se mettre en travers de notre dessein! A quoi cela a servi? A rien. Ce serait déjà une raison de nous confier en l'avenir. Mais j'en ai d'autres, plus solides. La principale est que nous ne cherchons pas autre chose que la gloire du Seigneur et le salut des âmes. Qui sait si le Ciel ne veut pas se servir de cette humble congrégation pour accomplir de grandes choses dans l'Église de Dieu. Qui sait si d'ici 25 à 30 ans notre petit noyau, béni du Seigneur, n'envahira pas la terre, et ne deviendra pas une armée d'au moins mille religieux! Quel bien ne ferons-nous pas alors!... »

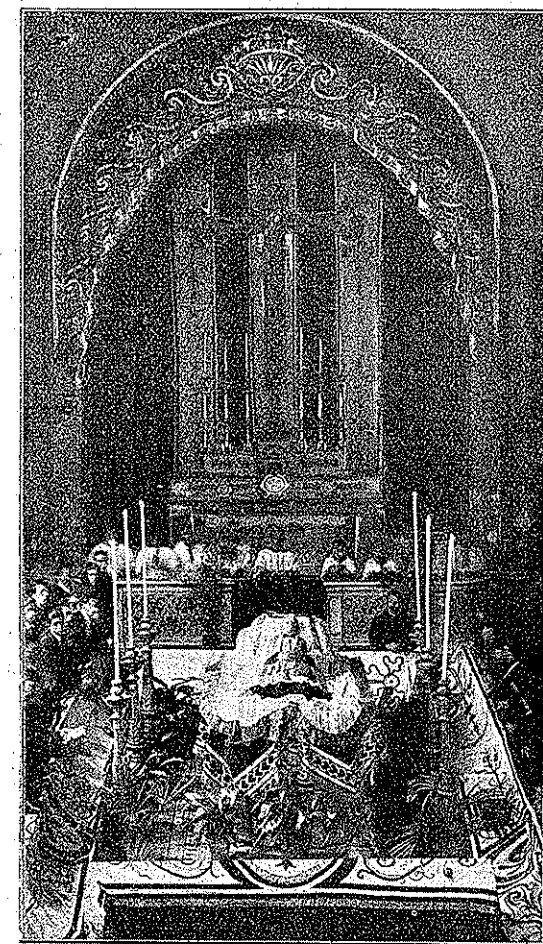
La prophétie a été plus que confirmée par l'évènement. Ceci se passait il y a 60 ans, et les Salésiens sont actuellement plus de 5.000. Des vingt-deux jeunes apôtres qui ce soir-là se pressaient autour du Vénérable il ne reste plus maintenant que Son Éminence le Cardinal Cagliero, Évêque Suburbicaire de Frascati, et Don Jean Baptiste Francesia.

Le premier souci de Don Bosco avait été de fonder, sur les indications du Ciel, la Congrégation Salésienne; son second fut d'ériger à la Vierge Auxiliatrice, qui depuis plus de 35 ans menait sa vie et, jour par jour, lui soufflait la pensée de son Fils, un temple grandiose, digne monument de sa gratitude et de son amour. De ce projet que son cœur caressait depuis de longues années le jeune Albéra eut le premier la confiance. C'est un matin de décembre 1861 qu'au sortir d'un office le Vénérable lui dit: « Vraiment notre église devient trop petite; nos enfants y sont empilés les uns sur les autres. Il faut en construire une autre, plus belle, plus grande, magnifique. Nous l'appellerons: Église de Marie Auxiliatrice. » A quatorze mois de là, en février 1863, Don Bosco lançait son premier appel à la charité catholique, qui, en cinq ans, devait faire surgir du sol cette Basilique miraculeuse où, des quatre coins de la terre, on vient invoquer le secours de la Vierge toute-puissante et toute bonne.

### Au collège de Mirabello.

Ce fut au cours de cette même année 1863 que l'œuvre Salésienne commença à faire ses pre-

miers pas hors de Turin. Pour sa première étape elle se porta à Mirabello, où l'on pressait Don Bosco d'ouvrir un collège. Il accepta et composa au premier directeur de l'établissement, Don Rua, un personnel de choix. Le jeune Albéra en faisait partie à titre de professeur de troisième latine. L'enseignement qu'il y distribua pendant cinq ans fut de tous points supérieur. Le souci de



La chapelle ardente.

sa classe et la minutieuse préparation qu'il y apportait n'empêchaient pas cependant ce jeune abbé de poursuivre ses études théologiques, qu'il termina au cours de ces cinq années. Il fit plus: dans ses instants libres, et probablement aussi en écourtant ses heures de sommeil il trouva moyen de préparer le programme officiel du professorat en belles lettres, dont il subissait victorieusement l'examen, en septembre 1865, devant le jury universitaire de Turin. Tous ces premiers fils de Don Bosco étaient vraiment des bourreaux de travail: de leur fondateur et père ils avaient hérité, par contagion ini-

placable, ce goût passionné de l'action, dont ils ne guériront jamais plus.

Et ces jeunes religieux portaient tous au cœur un ardent désir de se multiplier, de faire lever autour d'eux le plus grand nombre possible de vocations de choix, pour hâter le jour prophétisé par leur père où leur armée pacifique envahirait la terre. Une des meilleures écloses au colège de Mirabello fut assurément celle du jeune Lasagna, élève de l'abbé Albéra. Ce jeune homme hésitait sur la route à prendre, il se tâta, il interrogeait, il consultait, mais ne parvenait pas à se décider. Ce fut un incident apparemment fortuit, en réalité adroitement machiné, un rôle distribué par son professeur à l'acteur de talent qu'était ce jeune homme qui emporta la décision, et rangea cette forte intelligence parmi les Fils de Don Bosco. On sait que par la suite le jeune Lasagna devint prêtre, puis Évêque. Dans les républiques sud-américaines, témoins de son zèle entreprenant, le nom de Mgr. Lasagna et les souvenirs de son action sont demeurés ineffaçables (1).

#### Le retour à Turin.

Avec l'année 1868 Don Albéra, dont l'ordination sacerdotale avait presque coïncidé avec la consécration solennelle du temple érigé en l'honneur de N. D. Auxiliatrice, fut rappelé à Turin, et chargé des relations extérieures de l'Oratoire avec le monde des parents. Emploi délicat qui exigeait la prudence et le tact d'un vieillard ! Ce jeune prêtre de vingt-trois ans le remplissait cependant avec un doigté si souple et si averti, qu'on admirait une fois de plus l'art sûr de lui-même avec lequel Don Bosco savait préposer aux principaux services de la jeune congrégation les hommes qu'il fallait.

Cet année 1868 ne devait pas s'achever sans mettre à rude épreuve la vocation du jeune Salésien. Toutes les œuvres de Dieu, on le sait, sont contredites dans leur principe, contredites même et surtout par leurs meilleurs amis. L'œuvre Salésienne n'échappa pas à ce genre subtil de persécution, qui se manifestait de diverses façons, mais spécialement par l'insistance avec laquelle on tentait de priver Don Bosco de ses meilleures recrues, — oh ! toujours pour les meilleurs motifs. Les uns disaient : « Cette œuvre n'a pas d'avenir et s'engage dans une impasse. » Et les autres : « Cette œuvre voit trop grand ; elle est ridiculement ambitieuse ; sa témérité lui coûtera cher. » Et ces affirmations tranchantes concluaient identiquement : « Portez à d'au-

(1) Monseigneur Lasagna mourut à la fleur de l'âge, dans un accident de chemin de fer, à Juiz de Fora, au Brésil. Il revenait à Don Albéra d'écrire la vie de ce vaillant missionnaire : il le fit en un volume de 460 pages, que l'on dévore d'un bout à l'autre.

tres soins et à d'autres entreprises de foi votre jeunesse et ses ressources : là elles ne trouveront pas à s'épanouir. »

Un jour Don Albéra eut à subir l'assaut de pareils raisonnements. Dans une réunion diocésaine, en présence d'un joli groupe d'ecclésiastiques, prêtres ou curés, l'Archevêque de Turin fit signe au jeune Salésien de s'approcher, et, à haute voix, de façon à être entendu de tous : « Voilà, dit-il, en le serrant contre son cœur, voilà un prêtre de mon diocèse qui n'aime pas son Évêque. Comment se fait-il que vous soyez à ce point coiffé de Don Bosco ? Pourquoi vous entêter à demeurer dans cette société salésienne, comme vous l'appellez ? Je ne vous donne pas dix ans qu'elle ne soit disparue de la circulation. »

Don Albéra devant ces reproches qui tombaient lourdement sur son cœur éclata en sanglots. Remis de son émotion il essaya de défendre habilement le Père à qui il devait tout ; mais on ne lui en laissa pas les moyens. Il dut garder pour lui la justification de sa conduite. Épreuve cruelle, d'où la fidélité de cœur du jeune Salésien sortit triomphante, mais au prix de quelle torture intime !

Don Bosco n'oublia jamais ce témoignage public de foi donné à son œuvre à l'heure la plus douloureuse de sa vie. A dix ans de là, exactement le 22 novembre 1877, assis à la table de l'Évêque de Casale, il racontait les luttes que Don Albéra avait dû soutenir pour demeurer fidèle à sa vocation...

« Et votre jeune religieux, dit l'Évêque, sut triompher de ces obstacles ? »

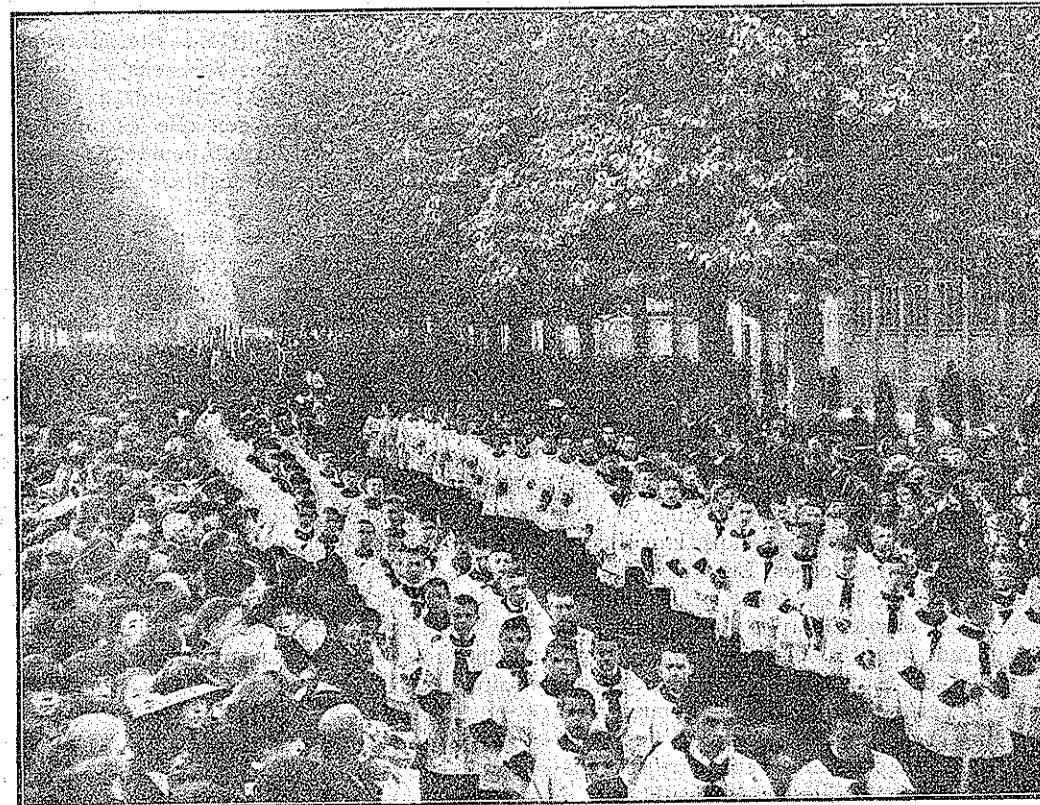
« Monseigneur, répondit le Vénérable, non seulement Don Albéra a su triompher de ces obstacles ; mais l'avenir montrera qu'il est de taille à en surmonter bien d'autres, car il sera mon second..... » Et le reste de la pensée s'acheva d'une voix volontairement étouffée. Puis se passant la main sur le front, et comme perdu dans une vision lointaine : « Oh oui ! Don Albéra nous rendra de fameux services ! »

Un jeune homme écoutait cet échange de propos, d'une oreille appliquée. L'avenir lui réservait de hautes missions dans la Congrégation Salésienne, dont il est actuellement Préfet Général. Sur l'heure il demeura frappé de cette phrase mystérieuse et volontairement inachevée. A des années de là, bien avant la mort de Don Rua, il écrivit une relation succincte du fait, et la confia à l'historien de la Congrégation, le vénéré Don Lemoine, qui, le 16 août 1910, en donna connaissance à tous à l'heure où le vote de ses confrères choisissait Don Albéra comme second... successeur de Don Bosco.

#### Directeur à Saint-Pierre d'Arena.

Don Albéra remplit pendant trois années cet emploi de confiance qui, en le tenant en contact avec Don Bosco, lui permettait de puiser, à leur source même, cette doctrine pédagogique, cet ensemble de procédés, cet esprit et cette méthode qui font de l'éducation salésienne quelque chose de bien neuf et de très vieux tout à la fois, puisque ce corps de préceptes, qui dé-

au bout de quelques années, abrite trois cents enfants, étudiants ou apprentis. Don Albéra n'est pas sans soucis, mais sa foi et sa confiance triomphent de tous les obstacles. On l'a surpris souvent, dans le grand silence de la nuit, agenouillé devant l'image de Notre-Dame Auxiliatrice, suppliant cette bonne Mère de lui obtenir la grâce et la force et de donner à ses enfants le pain du lendemain. A Gênes, Don Albéra avait conquis tous les cœurs. Toutes les portes des grands seigneurs comme celles des gens du peu-



Le cortège sur le Cours Reine Marguerite.

concerte certains esprits attachés à de vieilles pratiques routinières, a la prétention de découler directement de l'Évangile du Seigneur. Quand Don Bosco vit que son disciple était mûr pour un apostolat plus étendu, il l'envoya à Gênes fonder un établissement sur le modèle de l'Oratoire Saint-François de Sales. Don Albéra part *sine baculo et sine pera*, avec ses collaborateurs ; il s'installe d'abord à Marassi, puis à Saint-Pierre d'Arena où la bénédiction du Père et l'assistance de Marie Auxiliatrice opérèrent les mêmes merveilles qu'à Turin. Commencée dans le plus grand dénûment, la nouvelle fondation se développe rapidement ; de nouvelles constructions s'élèvent et l'Institut Saint-Vincent de Paul

ple étaient ouvertes à ce jeune prêtre, si modeste et si aimable dans son affable austérité. Des regrets unanimes témoignèrent de ce sympathique dévouement, lorsqu'il dut quitter Saint-Pierre d'Arena pour une charge plus importante et une mission plus délicate (1).

#### Inspecteur des Maisons Salésiennes de France.

Pendant qu'à Saint-Pierre d'Arena (1872-1881) Don Albéra se dépensait sans compter, et avec un merveilleux succès, à la culture des vocations sacerdotales et à la formation d'ouvriers chré-

(1) L'Adoption, Numéro de Décembre 1921.



tiens, le grain de sènevè, jeté dans la terre féconde du Valdocco, était devenu un grand arbre, dont les rameaux vigoureux débordaient déjà les frontières de l'Italie. En effet, en 1875, Don Bosco envoyait des missionnaires en Patagonie: la même année, il fondait à Nice sa première maison française, et en 1878 l'Oratoire Saint-Léon à Marseille et l'Orphelinat agricole de la Navarre, à la Crau (Var). Ces œuvres se développèrent rapidement. En 1881, elles comptaient ensemble plus de 250 élèves. Il fallait à la tête de ce nouveau groupe un homme autorisé, qui sût enter sur le tempérament français l'esprit et la méthode du Fondateur. Don Albéra fut cet homme providentiel. En octobre 1881, il fixa sa résidence à Marseille, où il eut bientôt conquis toutes les sympathies. En fort peu de temps il parvint à parler et à écrire avec aisance en notre langue, avec laquelle il s'était déjà familiarisé par la lecture de nos grands auteurs.

Sur ces années de séjour en France de Don Albéra nous sommes allés recueillir les souvenirs d'un des hommes qui, sous ses ordres, travaillèrent à asseoir en France la Congrégation Salésienne, et à lui faire traverser de rudes épreuves. Sa mémoire impeccable a évoqué pour nos lecteurs ce passé, vieux de 40 ans, et une par une les grandes lignes de cette œuvre sont apparues.

Avant toutes choses Don Albéra se préoccupa de développer chez ses religieux l'âme de tout apostolat, la vie intérieure, sans laquelle on court droit aux pires échecs. Lui aussi, comme tous les maîtres de l'expérience pensait que la quantité des ouvriers apostoliques importe moins que leur qualité. Cela ne l'empêchait pas de travailler de toutes ses forces à grossir les rangs de sa petite troupe, et son premier souci fut toujours la culture des vocations. Ces vocations il les voulait éclairées et instruites: inspecteur des maisons salésiennes de France il oubliait volontairement son titre pour redevenir professeur de théologie ou de littérature latine, parce qu'il voulait que ses fils fussent des valeurs intellectuelles. Il veillait jalousement mais aussi avec une bonté souriante, au maintien de la discipline religieuse. La règle, le règlement étaient pour lui quelque chose de sacré; mais il tenait à ce qu'ils fussent agréés de belle humeur et observés de plein gré. Il savait au besoin compatir à la faiblesse humaine et n'avait besoin de rien que sur ce qu'il voulait voir. A propos de rien comme à propos de tout il rappelait les leçons toutes fraîches, puisées à l'Oratoire, l'exemple de Don Bosco, ses sentences préférées, les grandes directives de son système, les résultats merveilleux obtenus par cet éducateur sans rival. Dans ses rapports avec le monde

il déployait sans effort cette affabilité souriante qui lui conquiert partout les cœurs. La société de Marseille se disputait sa visite, et plusieurs prêtres, attirés par le charme de cette bonté comme par sa science des âmes, avaient recours à ses lumières et lui confiaient la direction de leur conscience. Dieu bénit visiblement les fatigues de son serviteur, puisque, année par année, l'œuvre salésienne poussa dans toutes les directions de vigoureuses branches. Tour à tour Lille, Paris, Dinan, Montpellier virent les Fils de Don Bosco dresser leurs tentes et travailler en pleine pâte populaire. Et à deux pas de Marseille, sur la colline de Ste. Marguerite, une pépinière de jeunes Salésiens — qu'il visitait chaque semaine et cultivait avec prédilection — permettait à son zèle les plus vastes espoirs et les plus larges pensées. Lorsqu'en août 1892 Don Albéra fut appelé à faire partie, à titre d'Assistant, du grand conseil de la Société Salésienne — devenue en 50 ans un arbre gigantesque, et nullement disparue de la circulation, — on ne peut imaginer les regrets que causa cette élection. Partout où il passait présenter ses adieux, à Lille comme à Paris, à Dinan comme à Nice, les mêmes scènes de larmes se renouvelaient. Coopérateurs, religieux, enfants ne pouvaient se faire à la pensée de ne plus revoir qu'à de longs intervalles cette bonté penchée sur leur peine, la séduction surnaturelle de ce visage. C'est bien ce qu'écrivait récemment un prêtre qui, jadis, eut l'occasion de lui tenir compagnie quelques heures, de Grenoble à Chambéry: « Au cours de ce bref voyage j'ai bien senti ce rayonnement d'âme. Don Albéra était séduisant comme le sont les saints. »

#### Directeur Spirituel de la Congrégation Salésienne.

Cette charge que lui confiait l'estime de ses confrères il devait la remplir pendant 18 ans, car à deux reprises différentes un vote quasi unanime du Chapitre Général le maintint à ce poste délicat. La piété de sa vie, sa science ascétique, enrichie en France au contact des meilleures écoles, l'exemple de ses vertus, son talent d'écrivain, et tout un passé de souvenirs étonnamment présents à sa mémoire faisaient de lui le maître autorisé et écouté.

Ce maître veillait d'abord et surtout à ce que le plus petit souffle de rationalisme, de naturalisme ou de modernisme ne s'infiltrât pas dans l'édifice surnaturel dont il avait la garde. Il veillait aussi à ce que l'atmosphère de chaque maison salésienne fut tellement imprégnée de piété profonde et saine que, tout naturellement,

comme en une serre, protectrice de leur fragilité, les vocations sacerdotales et religieuses pussent s'y épanouir. Il veillait enfin, et avec quelle implacable fermeté, à ne pousser aux ordres sacrés que des vocations éprouvées et des vertus aguerries.

En août 1900, sur les vives instances des Salésiens répandus dans les trois Amériques, il se voyait déléguer comme visiteur extraordinaire des maisons salésiennes éparses sur le Nouveau Continent. Accompagné de son secrétaire — de qui nous tenons la plupart de ces détails — il mit trois ans à remplir cette délicate mission, qui fut aussi, par moments, une dangereuse mission.

Cet homme qui était au seuil de la vieillesse dut faire cinq mois de cheval pour atteindre au cœur des tribus indiennes le dernier de ses confrères travaillant à l'évangélisation de ces malheureux. Certaines journées, celles par exemple qui le virent franchir les cols des Cordillères, à plus de 4000 m. d'altitude, il demeura sans désemparer quatorze heures sur sa monture. Le soir, à l'étape, il fallait le descendre de sa bête, tant le froid, la fatigue, la tension des muscles et les privations de nourriture l'avaient réduit à néant. Il coucha sous la tente du Fuégien dans la Terre de Feu, et goûta au couscous de l'Indien-Jivaros dans l'Équateur. A plus d'une reprise il dut prendre son sommeil sur le sol, enveloppé dans son manteau, protégé des cruautés de la nuit par un misérable toit de paille déroulé sur quatre pieux fichés en terre. Il visita ainsi 215 maisons de Salésiens ou de Religieuses de Marie Auxiliatrice, et partout où il passa il paya de sa personne, et se prodigua en conseils, lumières, encouragements. Du détroit de Magellan à New-York il parcourut ainsi des étendues de terrain incalculables: pour ne citer qu'un chiffre, la visite qu'il fit aux tribus indiennes du Matto-Grosso lui demanda, entre l'aller et le retour, 42 jours de voyage à cheval, à pied ou en vapeur.

De cette course apostolique à travers le Nouveau Monde Don Albéra rapporta une admiration émue pour la besogne accomplie en 25 ans par les Fils de Don Bosco, — un sentiment d'effroi devant l'abandon moral où des centaines de milliers d'âmes, baptisées ou infidèles, gisaient encore lamentablement, exploitées par le commerce ou l'industrie modernes, et jamais redressées vers les cieux par la voix du missionnaire, — et enfin la confirmation par les faits de la prophétie du Père, qui, dans la misérable chambrette où, le 14 Mai 1862, ses premiers enfants se rangeaient à sa suite, voyait à 30 ans de là l'armée salésienne bataillant sur tout le globe. « Ces paroles prononcées ce soir

là, disait Don Albéra au retour, je les avais interprétées comme l'expression d'un désir d'apôtre, la manifestation d'une grande âme ardente. Je me trompais bien. Le regard de Don Bosco fouillait à même l'avenir, et sa voix l'épelait sans effort. Il voyait.... ce que je viens de voir. La prophétie s'est réalisée: l'arbre de la Congrégation a étendu sa puissante ramure au delà des mers, et, à son ombre, des milliers d'âmes se nourrissent des fruits de vie qu'il produit. »

## II.

### LE RECTORAT.

#### Les Actes.

A peu d'années de là Don Albéra devait voir une seconde prophétie se réaliser, cette fois-ci en sa personne. La phrase inachevée, mais suffisamment claire, tombée des lèvres de Don Bosco à la table de l'Évêque de Casale le 22 Novembre 1877, prenait son sens complet le 16 Août 1910, quand le Chapitre Général des Salésiens, réuni après la mort de l'inoubliable Don Rua, élut à une forte majorité Don Albéra comme second successeur de Don Bosco.

Ce rectorat, qui devait durer douze ans, s'acheva dix mois avant son terme, coupé brusquement par la mort; mais ces onze années de gouvernement furent, en dépit de la difficulté des temps, une période de progrès continu pour la Pieuse Société Salésienne. Pour donner à nos lecteurs une idée de la fécondité de ce rectorat nous croyons suffisant de jeter sous leurs yeux des chiffres, plus éloquents que toute rhétorique.

De 1910 à 1921 les Salésiens, en dépit des hécatombes de la guerre, sont montés de 4.372 à 5.075, et le nombre de leurs maisons est passé de 345 à 448.

Non seulement ils ont alimenté de personnel et étendu leurs missions déjà existantes, mais ils ont accepté un Vicariat Apostolique en Chine, deux Préfectures Apostoliques dans l'Assam (Indes) et dans la province du Rio Negro (Brésil), et un champ d'action plein d'avenir au Congo belge. Neuf expéditions de missionnaires sont parties prendre possession de ces immenses territoires, ou combler les vides que la guerre, la vieillesse ou la maladie avaient creusés dans les rangs des ouvriers apostoliques.

A la mort de Don Rua la Congrégation Salésienne possédait un Archevêque, deux Évêques et un Préfet Apostolique; en 1921 elle possède

un Cardinal, deux Archevêques, dix Evêques, deux Préfets Apostoliques.

Cinq causes de béatification se trouvent en cours de procès, devant les tribunaux diocésains ou à Rome même: celle du Fondateur des Salésiens, le Vénéralble Don Bosco, celle de l'inoubliable Don Rua, celle de l'angélique Dominique Savio, élève du Vénéralble, celle de l'abbé Beltrami, jeune religieux salésien mort à 27 ans, consumé par une longue maladie, endurée dans les plus hauts sentiments de foi et de charité, et celle du Prince polonais Auguste Czartoryski, mort en odeur de sainteté parmi les Fils de Don Bosco.

Une partie du bien accompli par ses religieux Don Albéra put le toucher du doigt au cours des nombreux voyages qu'il fit pendant ces onze années, en Italie, en Belgique, en France, en Angleterre, en Autriche, en Pologne, en Espagne. Douce consolation pour son cœur de père de voir le rayonnement du nom, des méthodes, et du zèle salésiens.

Le Seigneur, dans sa bonté, lui en réservait encore trois autres, celle d'apprendre l'érection au rang de basilique du temple de N. D. Auxiliatrice, et du temple du Sacré Cœur à Rome; celle de pouvoir célébrer le même jour ses noces d'or sacerdotales et les noces d'or de la chère Basilique à l'ombre de laquelle il avait passé trente cinq années de sa vie; celle enfin d'assister à la glorification humaine de son père en Dieu, Don Bosco, le jour où une souscription internationale d'Anciens Elèves dressa devant l'Eglise de N. D. Auxiliatrice le bronze fixant ses traits de bonté.

Une ombre à ce tableau, une grande ombre, triste et douloureuse: la guerre, la guerre ta-  
rissant les vocations salésiennes, tuant ses fils par centaines, ou les lui rendant infirmes, diminuant dans des proportions attristantes le chiffre des aumônes nécessaires à qui vit de la charité, éteignant un peu partout des foyers d'action salésienne, coupant toutes relations avec l'infortunée Belgique, et la malheureuse Pologne, arrêtant net tout départ de missionnaires.....

Mais la foi de l'humble vieillard fut plus forte que l'épreuve, et, avant de mourir, Dieu lui fit la grâce de contempler dans une jeunesse renouvelée la Congrégation dont il était le chef. En portant l'oreille à son cœur il constatait quel rythme régulier et ardent le soulevait, et quels flots de sang généreux couraient au travers de cet organisme victorieux de la crise. Comme le saint vieillard Siméon il pouvait dès lors s'endormir à la terre dans un chant d'actions de grâces. Son œuvre était achevée, et elle était grande.....

### Les Enseignements.

L'œuvre de Don Albéra, on vient de le voir, fut une marche en avant, décidée et triomphante, au milieu des temps les plus troublés. Toutefois — il nous faut bien le constater — l'effort principal de ce rectorat fut un effort doctrinal. Dans la série des supérieurs généraux Don Albéra, nous en sommes sûrs, demeurera comme le théoricien de la vie et des vertus salésiennes, comme l'homme qui sut le mieux les comprendre et les exprimer le plus nettement.

Le lendemain de son élection il était accouru à Rome se jeter aux pieds de Pie X (1) et lui demander avec sa bénédiction un mot de consigne. Et le grand Pape lui avait répondu: « Tene quod habes: conservez intact le dépôt qui vous a été confié. » Ce dépôt c'était d'abord un faisceau d'œuvres, puis une méthode et une tactique, dont il ne fallait pas dévier: il y tint la main.

Dès sa première lettre aux religieux Salésiens il leur rappelle l'ordre de préférence que doivent avoir dans leurs cœurs les œuvres d'apostolat. « Nous sommes pour le peuple, leur répète-t-il, pour la jeunesse pauvre et abandonnée, et le patronage est l'âme de notre pieuse société, le cœur et la vie de notre Congrégation. » « Vous pouvez appliquer votre activité à quantité d'œuvres en faveur de la jeunesse, mais d'abord au patronage. Si vous agissez autrement, vous ne méritez pas d'être appelés Fils de Don Bosco. » (2) « Pour être bon Salésien il faut avoir la passion du Patronage. » (3)

Après le Patronage portez vos yeux, vos desirs, et, si Dieu vous y appelle, vos pas vers les missions. Voilà le second but de la Congrégation Salésienne. Les Salésiens ont pour devoir de porter le flambeau de la foi aux peuples assis à l'ombre de la mort, et ils ne doivent épargner aucune fatigue pour cela. « Prions le maître de la vigne de lui envoyer des ouvriers, et ingénions-nous à les faire surgir. N'allons pas répétant: on peut être missionnaire partout. Dépeignons plutôt devant la jeunesse, toujours généreuse, les beautés de l'apostolat en pays infidèles, et soutenons de nos aumônes l'effort des ouvriers de la Foi. »

Mais partout où que vous soyez, dans les agglomérations ouvrières de nos grandes cités modernes comme au fond des Pampas ou au cœur du Congo, ou sur les hauts plateaux de l'Assam, songez à donner à l'Eglise de Dieu des ministres, cultivez les vocations, alimentez le sacerdoce. N'oubliez pas que Don Bosco a donné

(1) Lettre circulaire du 25 Janvier 1911.

(2) Lettre édifiante du 31 Mai 1913.

(3) Lettre édifiante du 29 Janvier 1915.

plus de 10.000 prêtres au clergé. Voilà quels doivent être vos trois grands soucis (1).

Après cela abordez, si les circonstances vous l'imposent, toute espèce d'autres œuvres: écoles professionnelles, colonies agricoles, écoles primaires; mais que toutes ces œuvres travaillent en pleine pâte populaire, en faveur du petit peuple du Christ peinant, et souffrant. Le peuple! Vous êtes fait pour lui, surtout pour lui. « Il viendra un temps, disait Don Bosco, où nos

garder pour nous ces trésors? N'irons-nous pas vers tous ceux qui, par le malheur des temps ou la trahison de la famille, de l'école et de la société, en sont privés? Non. La foi du Salésien sera le moteur de son action. C'est elle qui lui fera bousculer les plus fortes résistances; elle qui, semblable au sang dont le flot porte à travers le corps la vigueur et le mouvement, dirigera et sanctifiera nos idées et nos actes; elle qui donnera à l'éducateur la force de vaincre les obstacles



Don Albéra sur son lit de mort. — Le cortège — Le passage des Evêques.

missions s'épanouiront en Chine, à Pékin même. Mais n'oubliez jamais que nous allons là-bàs pour la jeunesse pauvre et abandonnée. » (2)

Cette œuvre formidable d'apostolat ne s'accomplira qu'à la condition de trouver dans chaque Salésien un homme de foi, de foi solide, éclairée, intrépide. Cette foi, don inestimable et gratuit, nous l'avons trouvée dans notre berceau, et Dieu y a ajouté, par surcroît de générosité, la grâce par excellence, la plus grande après celle du Baptême, comme disait Sté. Madeleine de Pazzi, la vocation religieuse. Allons-nous

surgissant de partout, de la corruption précoce de la jeunesse comme de la complicité sourde des familles peu chrétiennes; elle qui fera considérer l'enfant sous l'angle de l'éternité, frère malheureux de Jésus demandant à s'épanouir à la vie de la grâce; elle qui nous mettra en garde contre le découragement si naturel devant l'insuccès, l'ingratitude de la jeunesse, l'entêtement des volontés rebelles à notre action; elle qui, enfin, versera dans le cœur du maître la somme effrayante d'amour, de paix inaltérable, de calme et de douceur nécessaires pour mener à terme l'entreprise (1).

(1) Lettre édifiante du 31 Mai 1913.

(2) Lettre édifiante du 29 Janvier 1915.

(1) Lettre circulaire du 21 Novembre 1912.



Il importe en effet d'atteindre la jeunesse uniquement par les armes salésiennes: bonté, douceur, patience, support. Ne soyez pas des supérieurs, mais des pères. Ne commandez pas, priez. Que nos maisons ne soient pas des collèges, mais des familles. Brisez à tout prix cette barrière fatale, comblez ces distances fâcheuses qui, séparant les élèves des maîtres, les ennuient, séparent les élèves de vos modèles: fants du prêtre. Voyez la galerie de vos modèles: Jésus, tout petit avec les petits, St. François de Sales, tout à tous, Don Bosco au cœur tendre et compatissant. Ils ont tous conquis le monde par la bonté: faites de même. Rappelez-vous ce mot de Don Bosco retournant de Rome en 1858 et trouvant l'esprit de sa maison totalement changé après six mois d'absence. Il en cherche la cause, et constate: « Pendant ces six mois mes enfants ont eu des supérieurs; ils n'ont pas eu de père. » (1)

Cette tendresse, cette pédagogie d'amour qui est à la base du système salésien éclaira tout naturellement au cœur de l'éducateur s'il se conturellement au cœur de l'éducateur s'il se comporte avec pureté. La pureté des mœurs sera donc, pour le Salésien, non pas la vertu caractéristique, mais la vertu absolument nécessaire, sans laquelle il serait non pas inférieur à sa tâche, mais indigne d'elle. Qu'il ait à se dévouer au service d'une jeunesse miraculeusement demeurée chaste, ou au service d'une jeunesse précocement victime de l'atmosphère de luxure que respire le monde, dans les deux hypothèses il importe qu'il vienne à elle le cœur intact et les sens matés. C'est à ce prix qu'il pourra conserver les uns et purifier les autres. C'est en appuyant victorieusement sa chasteté sur l'Hostie-Sainte et sur la Vierge Auxiliatrice qu'il puisera l'autorité et la conviction capables d'entraîner la jeunesse à ces deux sources d'énergie triomphante (2).

Telles sont les hautes vertus qu'exige la vocation de ce religieux très moderne, le Salésien. Mais ce religieux s'est étonnamment multiplié: il est devenu une armée nombreuse et forte; et cette force jeune et débordante, si elle veut traverser le royaume des âmes à la façon des grands fleuves calmes et puissants qui portent avec eux la vie et la fécondité, doit accepter une discipline, un joug bienfaisant, un lit canalisant son action: ce seront ses règles, ce sera son obéissance joyeuse, rapide, entière et humble. Les plus belles initiatives du monde (et le Salésien est essentiellement homme d'initiative) n'aboutissent à rien, si elles ne se laissent canaliser dans la ligne de l'obéissance, si elles ne se

développent dans le cadre traditionnel d'une règle. Vertu de tous les âges, et de tous les ordres religieux, l'obéissance est de nos jours plus urgente que jamais, en face de l'esprit de révolte ou de critique qui secoue jusque dans leurs bases les plus fortes institutions. Obéissons donc (1)...

.... Et d'abord et surtout au chef par excellence, le Pape. De lui il faut tout accepter, sans discussion et d'un cœur joyeux: les décisions doctrinales, cela va de soi, mais aussi les directives, les conseils, les désirs, les plus humbles recommandations. La dévotion au Pape Don Bosco nous l'a mise dans le sang, Don Rua nous l'a prêchée sous toutes les formes: restons-y attachés (2).

Ce culte du Pape est chose essentiellement salésienne, un des traits caractéristiques du vrai Fils de Don Bosco; mais le trait bien à lui qui doit le distinguer, à première vue, dans l'admirable variété des ordres religieux, c'est le travail. La consigne salésienne, le mot d'ordre salésien, le testament du Père mourant c'est ceci: « Travail, travail, travail! » « Le premier article du code salésien est le travail. Comme notre père demeurons des travailleurs infatigables, des initiateurs hardis et féconds, à l'affût de toute œuvre capable d'assurer la salut de la jeunesse, pour conserver en nous cette note, ce cachet, ces stigmates de bonne modernité qui nous sont propres. » (3)

Mais cette fièvre d'action peut rencontrer un écueil: son œil sagace de pilote le découvre rapidement, et il couronne son magnifique enseignement par cette dernière leçon, la plus haute de toutes (4): « Avant l'action, avant le travail des hommes il y a la grâce de Dieu demandée et obtenue par la prière. Les forces humaines sont courtes et vite abattues, si elles ne s'appuient sur la force de Dieu et ne s'alimentent à la source cachée. Prions. »

Voilà, parcouru à grandes guides, effleuré par ses sommets l'enseignement que, pendant douze années, sa plume apporta périodiquement à ses fils. Son intention, on le sent, était formelle: il visait surtout à donner une impulsion intérieure à son armée. Haute leçon de gouvernement! Atteindre les esprits, refaire le lot d'idées sur lequel vivent les âmes, asseoir des convictions, écarter des erreurs, éclairer les intelligences pour décider les volontés, c'est dans l'œuvre d'un chef ce qui importe avant tout. Le reste arrive assez facilement par surcroît.

## III.

LES DERNIERS MOIS.  
LA MORT.

Les premiers symptômes du mal — La journée de Don Albéra — Dernier voyage à Rome — Deux mois en France — Une conférence émouvante — Adieu à la jeunesse — Nouvelle crise — Tristes réjouissances — Dans le « Belleville » de Turin — Chez les orphelins de guerre — Au château de la famille de Maistre — Derniers mots de Don Albéra sur les Patronages — Mort de Mgr. Costamagna — Arrivée de Mgr. Marengo — Départ de Son Eminence le Cardinal Cagliero — Une cérémonie émouvante — Mort de Mgr. Marengo — Dernier départ de missionnaires — Service funèbre pour Mgr. Costamagna — Sinistres pressentiments — La fin — L'adieu suprême.

Les premières manifestations extérieures du mal qui devait emporter si rapidement Don Albéra remontent à plus de deux ans. Ce fut exactement le 15 Mars 1919 et tandis qu'il célébrait à l'autel principal de N. D. Auxiliatrice la messe pour le repos de l'âme de l'Économé général de la Congrégation, Don Bretto, que Don Albéra se sentit pour la première fois atteint gravement dans la région du cœur. A plusieurs reprises, au cours du St. Sacrifice, il eut comme le sentiment que ses forces allaient lui manquer, et il murmura aux prêtres qui l'assistèrent: « Soutenez-moi, soutenez-moi, je me sens défaillir. » Il put tout de même achever l'office funèbre; mais quand il regagna sa chambre on s'aperçut avec stupeur que la crise avait laissé des traces trop évidentes: Don Albéra traînait douloureusement la jambe, et sa tête se penchait obstinément sur l'épaule droite. Le Dr. Battistini, le célèbre praticien turinois, appelé en hâte, conclut à une crise cardiaque, mais sans gravité. Il fixa un régime à base de repos et de tranquillité. Hélas! le repos et la tranquillité sont choses qui n'entrent pas aisément au programme de vie d'un Supérieur Général des Salésiens.

De fait, après quelques jours de calme imposé par son entourage, Don Albéra reprenait impitoyablement son règlement ordinaire: lever à 5 heures, à 5 h. 1/2 méditation avec la communauté, à 6 h. célébration du St. Sacrifice, et à 7 heures au travail. De 7 heures à 9 heures 1/2 il expédiait surtout sa correspondance; puis les audiences commençaient jusqu'à midi. Après le déjeuner il avait l'habitude de se retirer une demi-heure dans sa chambre pour se reposer; mais à deux heures et demie au plus tard il était à son bureau qu'il ne quittait qu'à huit heu-

res du soir: correspondance, audiences accordées aux Salésiens, séance du Chapitre supérieur, rédaction de quelques pièces, visites, — le tout coupé par une demi-heure de prière aux pieds de la Vierge Auxiliatrice. Oh! cette demi-heure d'oraison dans la Basilique c'était, dans ces journées desséchantes, l'oasis rêvée pour son âme! Il fallait le voir à ces instants, tout recueilli en Dieu, agenouillé dans les premiers bancs qui avoisinent le sanctuaire, le regard fixé sur le Tabernacle ou sur la Vierge miraculeuse. Son attitude de foi et d'adoration était toute une leçon, et plus d'un visiteur du temple se retournerait pour contempler ce frère vieillard qui priait éperdument, l'âme toute dans le regard et sur les lèvres....

Petit à petit cependant Don Albéra se remit de cette secousse violente qui parut ne lui avoir laissé que cette paresse de la jambe et cette rigidité des muscles cervicaux, si bien qu'en Décembre 1920 il était à Rome pour traiter avec les Congrégations romaines des affaires concernant la Société Salésienne. Il comptait rentrer à Turin pour fêter avec ses fils le jour de l'an et leur donner lui-même l'étréne annuelle, mais à Rome le Cardinal Cagliero qui, à huit jours de là, devait faire son entrée solennelle dans sa bonne ville de Frascati, le supplia de demeurer jusqu'à cette date. Il ne rentra donc à Turin que le 18 Janvier: sa santé apparaissait florissante, si bien que les médecins ne s'opposèrent pas au vif désir de son cœur de répondre à l'invitation de ses chers amis de France qui l'appelaient sur la Côte d'azur, et plus haut. Il partit donc le 25 Janvier pour ne revenir qu'à la mi-Mars. Ce voyage fit à sa santé un bien considérable: l'influence du moral sur le physique était puissante sur lui, et Dieu sait quelles douces émotions son cœur traversa à retrouver tout un monde d'amis inoubliés. Il nous les évoquait au retour, il nous disait son embarras à choisir entre les joies que lui avait procurées ce voyage celle qui avait été la plus forte: amitié profonde et fidèles des coopérateurs et de leurs enfants, bonté exquise des autorités ecclésiastiques, surtout des plus hautes, comme le Cardinal de Cabrières et le Cardinal Maurin, surprenante résurrection des œuvres dirigées par nos amis et imbues du plus pur esprit de Don Bosco, zèle hardi et discipliné de ces éducateurs ne voulant travailler que sur des méthodes salésiennes, tout cela lui était allé profondément au cœur, et il rapportait de son voyage un bouquet de souvenirs qu'il ne cessait de respirer dans l'intimité.

Le mois de Mai se passa sans incidents bien marquants. Le 6 il était à Fossano, invité par l'Évêque, qui célébrait solennellement le cen-

(1) Lettres circulaires du 20 Avril 1919, et du 24 Octobre 1920.  
(2) Lettres circulaires du 14 Avril 1916, et du 15 Mai 1921.

(1) Lettres circulaires du 25 Décembre 1911 et du 31 Janvier 1914.  
(2) Lettre circulaire du 29 Décembre 1911.  
(3) Lettre circulaire du 18 Octobre 1920.  
(4) Lettre circulaire du 15 Mai 1911.

tenaire de la Vierge de la Providence. Fossano lui rappelait la douce figure de Mgr. Manacorda, le bienfaiteur de Don Bosco, l'ami des jours mauvais, le défenseur intrépide et entêté de l'œuvre salésienne et de son avenir, et tout un passé d'épreuves et de luttes anxieuses ressuscitait pour lui à revoir la petite cité perdue au pied du massif alpin. Dans la chapelle de l'Institut il tint, le 10, une conférence sur les Missions Salésiennes devant un auditoire compact de coopérateurs. Il décrivit à son public le champ immense des labours apostoliques qu'il avait jadis parcouru en Amérique, et arrêta sa course à travers ces missions aux léproseries colombiennes dirigées par les Fils de Don Bosco. Avec un réalisme d'expression rare dans sa bouche il dépeignit en termes saisissants l'atroce maladie qui, lambeau par lambeau, dévore ses victimes, de tout âge et de toute condition. Raconta-t-il l'épisode émouvant du lépreux qui, au sortir du confessionnal, pour lui exprimer la joie de son âme réconciliée, se jeta dans ses bras et sollicita une étreinte aussitôt donnée que demandée: nous ne pensons pas. Mais à un certain passage du discours la voix de Don Albéra, en décrivant cet enfer supporté avec résignation, et les anges de douceur et de consolation qui le sillonnent en tout sens, se fit émue, attendrie, s'arrêta, et un long sanglot secoua la poitrine de ce vieillard que de tels souvenirs remuaient trop fortement. Dans l'auditoire pas un œil n'était sec....

Le 19 Juin lui réservait encore une violente émotion. Toute la jeunesse catholique du Piémont tenait ce jour-là ses assises solennelles. Le matin, à la cathédrale, elle était allée faire bénir par le Cardinal Archevêque de Turin, l'étendard de la Fédération; puis groupée en masses compactes derrière ses fanions, elle avait défilé à travers les grandes artères de la ville. La dislocation du cortège avait eu lieu Place N. D. Auxiliatrice, aux pieds de la statue de Don Bosco, à qui cette vibrante jeunesse avait voulu porter l'hommage de sa gratitude. Son geste semblait dire: « Nous voici, nous existons, nous sommes une force — plus de 10.000 — disciplinée, ardente, prête à l'action. Mais sans votre effort, sans votre dévouement, sans vos méthodes de bonté, sans l'enseignement religieux puisé un peu partout près de vos fils, nous avons conscience que nous ne serions qu'une poignée. Laissez donc que nos drapeaux s'inclinent devant vous, qui fûtes le maître de notre jeunesse. » Et ils s'inclinaient. Ces masses profondes allaient se débâter quand un cri jaillit d'au milieu d'elles. « Don Albéra, là, là! » A l'une des fenêtres de l'Oratoire, contemplant avec émotion ce spectacle, le visage si fin du Père était

apparu. Alors de ces 10.000 poitrines de jeunes gens, trop heureuses de crier leur gratitude au Fils du grand éducateur, à celui qui le remplaçait et qui, comme lui, s'était dévoué à leur service, une immense acclamation monta, trois fois répétée jusqu'à ce balcon où un vieillard tout blanc pleurait des larmes de bonheur.

Le soir, dans la grande salle du théâtre salésien, il y eut une réunion plénière de toutes les associations catholiques. Don Albéra y prit la parole: ce fut son adieu à la jeunesse. Que lui dit-il? Bien peu le comprirent, tant sa voix était faible et l'assemblée immense. Il parlait cependant d'un ton de conviction et d'autorité saisissant; lui, ordinairement si calme, il s'échauffait; son geste se précipitait; son regard avait une flamme. « Le chant du cygne, murmura quelqu'un en se penchant vers nous. » Il ne pensait pas prophétiser cet inconnu, pendant qu'à cette jeunesse, massée autour de lui, Don Albéra murmurait la leçon essentielle: « Vous vous dites catholiques, c'est bien. Vous n'avez plus peur d'afficher votre nom et vos croyances: que les temps sont changés! Le respect humain est donc bien enterré! Mais ayez surtout à cœur d'afficher les vertus de votre foi, celles que l'on vous a enseignées ici et ailleurs, pour que, dans la société, votre parole appuyée sur votre exemple soit entendue et jamais méprisée. »

Au lendemain de cette solennité Don Albéra se sentit plutôt las, et, sur le conseil de la Faculté, il partit pour Lanzo, en pleines Alpes, se reposer. On avait pensé que l'air pur de la montagne et les soins de ses fils retremperaient ses énergies, et qu'il nous reviendrait pour sa fête en état d'affronter les émotions inséparables de ce jour. Hélas! Ce fut tout le contraire. Le 27 Juin il rentra à Turin dans un tel accablement que, la nuit même, il eut une seconde crise cardiaque, de beaucoup plus violente que la première. On crut un moment qu'il faudrait impitoyablement ajourner la fête du cher supérieur. Mais le soir du 28, faisant effort sur lui-même et forçant la main des médecins, il descendit au théâtre pour la séance des vœux. Quand il apparut à l'entrée de la salle, pâle, défait, voûté, appuyé au bras de son secrétaire, la première seconde fut d'une émotion poignante; puis une longue acclamation et une tempête d'applaudissements éclatèrent sur tous les points de la salle saluant le Père bien-aimé, dont l'état de santé depuis vingt-quatre heures rendait tous les cœurs anxieux. Pour ne pas le fatiguer et lui épargner toute émotion le programme fut abrégé. Et Don Albéra écoutait profondément ému l'expression de ces témoignages d'affection unanime; mais au moment de répondre à tous ces vœux il n'en eut ni le courage, ni la force, et ce

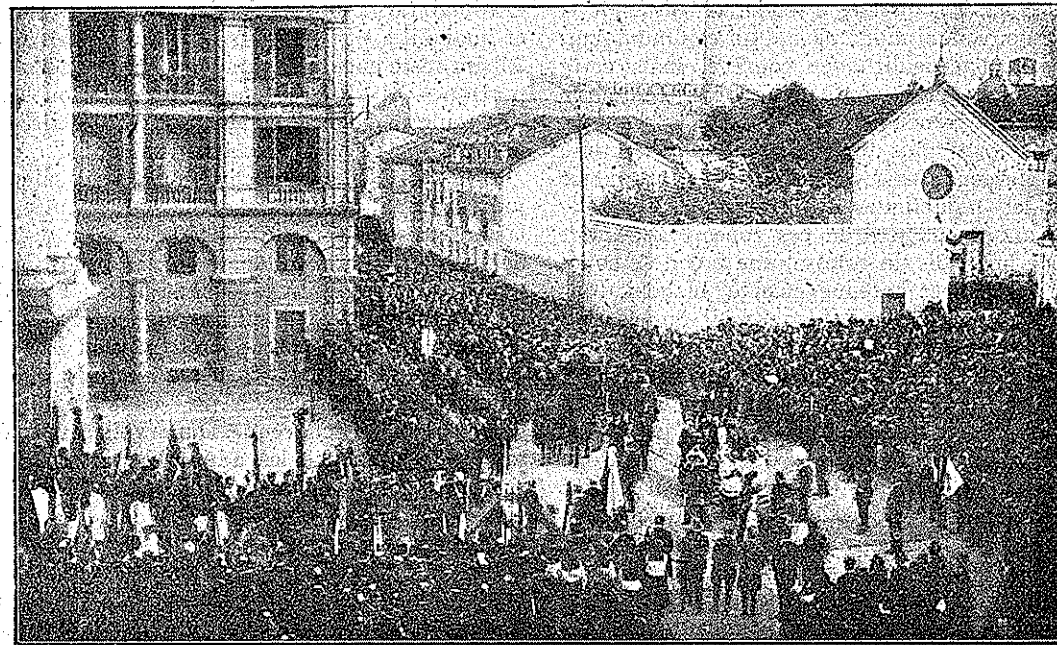
fut Don Rinaldi qui interpréta éloquemment sa pensée.

Le lendemain en dépit de sa fatigue persistante il voulut s'asseoir au repas de la Communauté, comme pour tromper sur son état; mais quand après les toasts du dessert et la récitation des grâces il traversa pour regagner sa chambre les rangs de ses religieux, le sourire contraint de son visage, sa démarche lasse, ses épaules courbées par le mal firent hocher la tête à plus d'un.

Il parut cependant se remettre encore de cette secousse, et le 3 Juillet la chronique nous

bonbons pour les petites orphelines élevées par les Sœurs de N. D. Auxiliatrice; et un autre soir, à Sassi, il renouvelle la même surprise à leurs petits frères malheureux. « Ces petits ont droit à nos meilleurs soins, dit-il aux bonnes religieuses avant de les quitter. Veillez bien sur eux. Plus tard nous continuerons ailleurs leur éducation et la mènerons à terme au prix de n'importe quel sacrifice. Ce dévouement à la cause des orphelins de guerre ne laisse insensible personne. » Il disait cela le 6 Septembre.

Le 8 du même mois nous le trouvons, en compagnie du Cardinal Cagliari, de Don Francesca



Arrivée du char funèbre devant l'église de N. D. Auxiliatrice.

le montre à Turin, au quartier St. Paul, célébrant l'apôtre des nations dans ce milieu populaire, jadis infesté de bolchevisme, et maintenant, après trois années de labour et de semailles, fortement retourné par ses fils. Là où jadis la soutane du prêtre était copieusement arrosée d'insultes s'érige une œuvre de jeunesse d'une vigueur exceptionnelle, et demain s'élèvera une église vaste et grandiose, seule capable d'abriter ce peuple ramené, ou amené à la foi.

Tout au long de ces mois étouffants de l'été Don Albéra avait l'habitude, quand le chaleur du jour commençait à décroître, d'aller égarer ses pas dans l'une ou l'autre des maisons salésiennes de Turin ou de la banlieue; mais ses préférences étaient inmanquablement pour les maisons d'orphelins de guerre. Un jour on le voit arriver à Grugliasco les poches bourrées de

et de Don Gusmano, au château de Borgo, vieille maison habitée jadis par Constance de Maistre, Duchesse de Montmorency, la grande amie et bienfaitrice de Don Bosco, et maintenant par Mr. le Comte Xavier de Maistre. Un monde de souvenirs salésiens est enclos entre ces murailles, et Don Albéra les évoquait après le dîner, dans la grande salle du château. C'était un devoir de gratitude qui l'avait amené, ce matin-là, auprès de ces grands amis de l'œuvre salésienne: il venait offrir ses conslations à Mr. le Baron Ricci des Ferres, frappé dans son affection la plus forte. La veille ce grand chrétien avait enseveli dans l'humble cimetière du village son admirable femme, arrière-petite-fille de Joseph de Maistre. Sur cette tombe toute fraîche Don Albéra unit ses prières et ses larmes à celles du noble baron; puis, retourné au château, il s'en-



tretint, avec tous ces témoins de la naissance et du développement de l'œuvre Salésienne, des temps héroïques de l'Oratoire, de l'époque où Don Bosco n'était qu'un simple directeur de Patronage. « Ah! les Patronages, dit Don Albéra, c'est bien l'œuvre salésienne par excellence. Les Salésiens ne sauraient rien faire de plus agréable à leur fondateur et à la Vierge Auxiliatrice que de se dépenser généreusement dans les Patronages. »

Deux jours après un télégramme de Buenos-Ayres annonçant la mort presque subite de Mgr. Costamagna. On crut bon de la cacher à Don Albéra pour lui éviter une trop forte émotion; mais comme la presse le lendemain donnait la triste nouvelle il fallut bien la lui communiquer. Il parut l'accueillir avec courage, mais cette force d'âme était toute de façade, comme le démontra l'évènement.

Huit jours plus tard arrivait à l'Oratoire Mgr. Marengo, Archevêque d'Édesse, Internonce dans les républiques de l'Amérique Centrale. Cinq années passées en ces zones torrides ont fait de lui, jadis un colosse, une façon de squelette ambulante: exténué, émacié, blanchi, tous les os en saillie, l'œil févreux, il donne vraiment l'impression qu'il est touché aux sources mêmes de la vie. En arrivant ici il eut un mot charmant: « Enfin me voici arrivé à la maison de mon Père! Qu'il en soit de moi ce que le Ciel voudra. Le dernier de mes désirs est réalisé. » La première semaine de son séjour il voulut par un effort héroïque de volonté faire acte de présence au réfectoire du chapitre supérieur. Il ne mangeait pas, ou si peu; mais il retrouvait ses amis de jadis, ses supérieurs; il causait, il remuait de chers souvenirs, il racontait sa difficile mission, et il semblait oublier son mal. Mais le mal, lui, ne l'oubliait pas: Mgr. Marengo dut bientôt renoncer à cette consolation. L'avis des docteurs est impitoyable; seul un miracle peut le sauver. Et dire que l'on murmurait — preuves à l'appui, paraît-il, — que le St. Père, pour reconnaître les services éminents rendus à l'Église par le prélat, le destinait dans sa pensée à un grand archidiocèse italien sans pasteur!

C'est l'âme attendrie que le Cardinal Cagliero va ce soir, 5 Octobre, rejoindre son poste à Rome. Il voudrait porter au Pape des nouvelles rassurantes de l'Archevêque d'Édesse, mais hélas! la façon dont celui-ci lui a minutieusement fait le récit de sa mission pour le redire à sa Sainteté indique clairement que le malade ne se fait aucune illusion. A cinq heures l'automobile de son Éminence vient se ranger près des portiques, et le Chapitre Supérieur de la Congrégation, Don Albéra en tête, prend congé du Cardinal. Tous les cœurs sont émus. Son Éminence dit

un dernier mot, recommande le respect de toutes les traditions salésiennes, et sur les fronts courbés de tous les assistants trace une large bénédiction. Puis c'est la scène d'adieu. Arrivé à Don Albéra il l'étreint fraternellement sur son cœur, et lui rédit de son air bonhomme: « Allons, courage, Don Albéra, et à bientôt, à Rome! » Don Albéra sourit mélancoliquement. A Rome! Il ne dit pas non, l'invitation lui agréa. Rome, c'est un climat moins cruel, Rome c'est surtout le Pape! Mais voilà, il se sent si las... ses forces ne reviennent pas vite... enfin on verra: tout cela se lit très clair dans ce sourire un peu fatigué qui accueille la délicate attention du Cardinal. Le moteur ronfle, l'automobile démarre et quand il a disparu sous le grand portail Don Albéra reste encore se promener un peu sous les portiques. Il s'efforce en gaieté, mais on sent que seule la volonté commande cette attitude: le cœur doit être horriblement triste.

Il le sera bien plus encore quand, à quelques jours de là, devant la marche foudroyante de la maladie de Mgr. Marengo Don Albéra décide de lui porter solennellement le Viatique. Cérémonie émouvante au plus haut point. Précédé d'un large cortège d'enfants de chœur, suivi d'un nombre imposant de prêtres, Don Albéra, tout en prières et en larmes, monte avec le Saint-Sacrement jusqu'à la chambrette: où l'attend le bon Archevêque. D'une voix coupée de sanglots il prononce les admirables oraisons du rituel, et communique pour la dernière fois ce fils bien-aimé dont la mort allait faucher les jours. Il ne lui en restait plus que quatre à vivre: le 22 au matin, réconforté par l'Extrême-Onction administrée encore par Don Albéra, le saint prélat fermait les yeux à la lumière de ce monde, l'âme en pleine sérénité.

Le lendemain de cette mort était le dimanche 23, et depuis plus d'un mois on avait fixé à ce jour la cérémonie du départ des missionnaires: impossible de la décommander. Elle se déroula donc sous les voûtes du temple de N. D. Auxiliatrice dans sa grandiose simplicité. Après les Vêpres, M. l'abbé Mathias, Salésien français, chef de l'expédition devant partir pour l'Assam, monte en chaire et remue l'assistance par le sobre exposé de la grandeur de l'œuvre à entreprendre, du champ à défricher: pays trois fois grand comme la Belgique, 5000 chrétiens en face de 7.000.000 d'infidèles, pays de castes et de fièvres, pays où l'erreur prépare une résistance tenace aux efforts de la vérité. La bénédiction du Saint-Sacrement clôt cette première partie de la cérémonie. Puis, après quelques mots d'encouragement adressés aux missionnaires par l'Évêque auxiliaire de Turin, toute l'assemblée unie à eux récite les prières de l'itinéraire,

et le spectacle émouvant qui, chaque année, se déroule sous ces voûtes, commence: un à un les missionnaires passent devant Don Albéra qui les serre tendrement sur son cœur, en leur murmurant les mots d'adieu. Ce soir l'on sent, à la contraction voulue de ses traits, que son cœur est vivement ému: par instants on craint même qu'il n'aille jusqu'au bout. Mais non; le dernier missionnaire vient de lui baiser la main et s'éloigne qu'il est encore là, comme rivé au Sanctuaire, fixant d'un regard qui en dit long ces fils bien-aimés qui disparaissent dans la foule. On le tire de sa rêverie, et il regagne sa chambre. Mais, au sortir de la sacristie, les enfants de la maison lui font une ovation spontanée et touchante. Comme s'ils avaient l'intuition que c'était la dernière fois qu'ils l'apercevaient traversant la cour ils se précipitent vers lui, se disputent la joie de lui baiser la main, et lui font une escorte d'honneur jusqu'à la porte qui le sépare de leur tendresse inquiète.

Le lendemain 24 on célébrait les funérailles solennelles de Mgr. Marengo. Après la messe pontificale de Requiem, et avant de gagner le cimetière le cortège funèbre décrivit un long circuit autour de la Basilique. A pied, tête nue, récitant son rosaire; abîmé dans sa douleur, Don Albéra suivait le corbillard; et pourtant la matinée était glaciale, un vent méchant soufflait du nord, et le parcours était bien long pour ce vieillard déjà épuisé. On le lui dit: mais il n'entendit rien. Il semblait qu'il voulût se familiariser avec l'idée de la mort.

Trois jours plus tard la même idée se dressait à nouveau devant son esprit, évoquée par les tentures de deuil qui recouvraient les murs de N. D. Auxiliatrice, par l'office pontifical solennel célébré pour Mgr. Costamagna, par l'oraison funèbre retraçant la vie, les fatigues et les moissons du rude missionnaire. Pendant ce discours on vit à plusieurs reprises Don Albéra prendre sa tête dans ses mains et pleurer doucement. Entre lui et le bon Évêque il y avait soixante ans d'amitié, toute une jeunesse coulée côte à côte, et un monde de souvenirs ineffables: c'était tout cela, anéanti désormais par la mort, que le bon père revoyait défiler en écoutant l'orateur, et ce passé, surgi tout-à-coup au détour d'une phrase, lui gonflait le cœur d'une émotion trop forte.

Ceci se passait le jeudi matin. Le soir il fit une courte promenade dans la direction de N. D. des Champs; en compagnie de son secrétaire. Chemin faisant il croisa un groupe d'orphelines de guerre. Ces toutes petites le saluèrent gentiment au passage, en s'inclinant et en souriant. Don Albéra leur répondit d'un geste gracieux de la main levée; puis, le groupe franchi, il s'arrêta une seconde à les voir s'é-

loigner. Et le regard de ces mignonnes qui s'étaient retournées, elles aussi, pour le contempler à nouveau, croisa de sien: « C'est drôle, disaient-elles, Don Albéra nous a saluées ce soir avec plus de bonté encore que d'ordinaire: qui sait pourquoi?... »

Rien de particulier ne marque la journée du 28, journée de travail, journée de gai soleil. Le soir, en le ramenant à sa chambre, le secrétaire insistait auprès de Don Albéra pour qu'il partît à Rome sans attendre les premiers froids. Don Albéra ne répondit pas à cette prière, mais à quelques minutes de là, et comme se parlant à lui-même: « Mgr. Marengo est mort, Mgr. Costamagna est mort: à qui le tour maintenant? » Puis il alla se coucher.

On sait le reste: le réveil à l'aube, la crise finale se déchaînant foudroyante, le dernier effort pour dire la messe, la prostration totale de l'organisme, l'agonie commençant, la mort accourant à étapes forcées, les Supérieurs de la Congrégation réveillés en hâte et se précipitant au chevet de leur père, l'Extrême-Onction administrée dans une angoisse poignante, et enfin, avec les premiers coups de l'Angelus, l'apaisement, la détente de tout l'être dans la mort, le calme....

Des funérailles grandioses, triomphantes que fit Turin à Don Albéra nous ne dirons rien, rien non plus de l'empressement des foules auprès de ses restes mortels: le *Bulletin* de Décembre a fait une allusion suffisante à ces témoignages de haute vénération. Mais nous tenons à clore ces souvenirs biographiques sur le récit de la scène touchante dont le 31 Octobre, à 2 heures de l'après-midi, l'église de N. D. Auxiliatrice fut le témoin. Le matin elle débordait d'une foule accourue à l'office mortuaire, et à l'absoute donnée par le Cardinal Cagliero; mais à cette heure elle est déserte; les portes sont closes; seule la triple bière qui renferme le défunt est toujours là, gardée par quelques Salésiens. Deux heures sonnent; c'est le moment fixé. Dans quelques instants le fourgon mortuaire viendra chercher l'humble dévoué pour la transporter là-haut, à Valsalice: alors, une dernière fois, avant que l'on ferme le cercueil, tous les Salésiens vont défiler, silencieux et accablés, devant les traits de leur chef endormi dans la mort. Ils entrent par la seule porte qui s'ouvre pour eux seuls, s'approchent, contemplent, s'attendrissent et passent. Combien sont-ils là représentant tous leurs frères, leurs 5.000 frères, qu'à cette heure la fatale nouvelle a déjà atteints? Deux cents, trois cents, je ne sais. Mais ce défilé paraît interminable, tant il est lent. Voici s'approchant à son tour la bonne figure du P. Beissière; il est arrivé tout-à-l'heure, bri-

sant tous les obstacles, parce qu'il a voulu que la France salésienne, tant aimée par Don Albéra, déposât à ses pieds sa prière, son souvenir et ses espoirs. Enfin, terminant ce poignant défilé, l'on voit s'avancer le dernier des 22 Salésiens qui fondèrent la Congrégation, le bon Père Francesia. Jadis — oh ! comme il y a de cela longtemps ! — il eut pour élève le petit Paul Albéra; et maintenant, à 65 ans de distance, ce sont ses mains débiles de vieillard qui vont l'ensevelir. La vie a de ces douleurs sans nom !...

.... C'est fini. L'adieu suprême est donné. On peut clore le cercueil. Dans quelques instants il sortira de ce temple, dans deux heures au plus il descendra en terre. Mais sur ce sépulcre brutalement ouvert ce n'est pas l'ange de la Congrégation Salésienne, gémissant et priant, que nos regards semblent découvrir; mais plutôt une jeune Espérance, palpitant des ailes, et murmurant à tous: « Par delà les tombeaux, avec de tels exemples sous les yeux, et de tels protecteurs au ciel, — à l'œuvre ! »

## HONNEURS FUNÈBRES RENDUS A DON ALBÉRA en France et en Belgique.

Le passant ou le curieux qui le mardi 29 Novembre, vers dix heures du matin, se serait arrêté devant l'église St. François de Sales à Paris, et aurait poussé la porte, aurait pu voir se dérouler un spectacle bien touchant. Au chœur, tendu d'un deuil riche mais sobre, un service funèbre se célébrait; du côté de l'Évangile au trône, dominant l'assistance, le Nonce apostolique, Mgr. Cerretti, présidait cette assemblée de chrétiens graves et recueillis; dans les stalles le clergé de la paroisse, son pasteur en tête, Mr. l'abbé Loutil, le cher Pierre l'Ermitte de la Croix, enfin, dans la nef principale, pressée autour d'un catafalque, une foule de chrétiens où se mêlaient de hautes personnalités du monde parisien, des membres du clergé séculier, chanoines, curés, vicaires, les représentants de tous les ordres religieux, des journalistes amenés par leur service d'information, et aussi, cela va sans dire, d'humbles gens ne rentrant dans aucune de ces catégories, mais accourus au moindre signe que leur avaient fait la *Pieuse Union des Coopérateurs Salésiens* de la région de Paris et l'*Association des Anciens Élèves Salésiens* de la capitale.

Quel souvenir groupait ces chrétiens autour de ce catafalque? La carte d'invitation le disait. On les priaît de venir unir leurs prières à celles de tous les amis de l'œuvre salésienne, et demander le repos éternel pour l'âme du Père de tant d'orphelins, Don Albéra, Supérieur Général des Salésiens.

A la tribune, pendant l'office sacré, une maîtrise d'un talent rare aida cette foule à prier sur de la beauté, comme disait le grand Pape Pie X. De fait les pièces liturgiques et les morceaux de maîtres qu'elle exécuta semblaient recueillir les sentiments épars de l'assistance et leur donner une âme de supplication et de prière. Le fondu des voix, le nuancé de l'ex-

pression, le sentiment qui passait sobrement mais puissamment sous la mélodie, l'intelligence exquise du morceau, tout contribuait à faire de cette exécution une prière émouvante et belle. Et l'assistance abandonnait son âme à ces lèvres d'enfants qui la traduisaient pleinement... Pour assurer à cette cérémonie le concours de voix jeunes, pures, et admirablement assouplies on avait prié la *Cantoria des Orphelins de guerre*, si avantageusement connue dans Paris, de réserver cette matinée du 29 Novembre aux Fils de Don Bosco. Et son directeur, Mr. Jules Meunier, avait répondu: « La Cantoria se fera un devoir très doux d'aller prier et chanter pour le plus grand bienfaiteur des Orphelins de la guerre. »

Le sacrifice achevé un prêtre parut en chaire et pendant une demi-heure esquissa devant cet auditoire d'amis et d'admirateurs la figure du grand religieux que pleurait la famille salésienne. Oraison funèbre un peu étrange où les règles de l'art semblaient dédaignées à dessein, où la pensée avançait par bonds, apparemment sans ordre, mais toujours chaleureuse, où les traits de cette haute figure ne se fondaient peut-être pas dans un tout harmonieux, mais d'où se dégageait quand même une évocation vivante de Don Albéra. Éloquence, bizarre, hachée, toute en mouvement, qui ne sentait en rien le métier, selon la réflexion de Pierre l'Ermitte, mais qui rendait le son de la vie et paraissait atteindre les cœurs.

A discours terminé, Monseigneur l'Archevêque de Corinthe, assisté du clergé, s'avança à l'entrée du chœur, et tandis que dans une éploration éperdue les voix de la maîtrise murmuraient le *Libera* il donna l'absoute, et au nom de l'Église demanda à Dieu le repos éternel pour cet infatigable soldat dont l'épée, comme eut dit Lacordaire, s'était rouillée au service de la

jeunesse. Émouvante cérémonie qui fournit à la famille salésienne l'occasion de se regrouper autour d'un souvenir bien cher, de se sentir toujours forte et vivante, de constater de quel monde de sympathies elle est entourée, et aussi, penchée sur la tombe de ce mort qui parlait encore, d'écouter les leçons de dévouement aux humbles et aux petits qui montaient d'elle.

Ce service funèbre, l'impression profonde qu'il laissa, la leçon d'édification que dégageait l'éloge du regretté Supérieur nous les devons à l'empressement affectueux avec lequel son Excellence le Nonce Apostolique, Mr. le Curé de St. François de Sales et son clergé, la *Cantoria des Orphelins de la guerre* ont répondu à l'invitation des Fils de Don Bosco. Le *Bulletin Salésien* se fait un devoir de leur exprimer ici la profonde gratitude de toute la famille salésienne.

\*\*

Ces remerciements il nous faudrait les étendre, à travers la France et la Belgique, à toutes les autorités religieuses qui, avec une bienveillance touchante, sont venues nous apporter l'honneur de leur présence et la consolation de leurs sympathies. A Lyon par exemple c'est son Éminence le Cardinal Maurin qui, dans l'Église des Terreaux, mise à notre disposition par la délicate bonté de Mr. le Chanoine Arthaud, présida le service funèbre et donna l'absoute. A Tunis; à N. D. du Rosaire, c'est Mgr. Lemaître, Archevêque-Administrateur de Carthage, assisté de Mgr. Polomeni, Évêque de Rospe, dont l'assistance pontificale donna à la pieuse cérémonie sa haute signification. A Liège, le 7 Novembre, dans l'Église St. François de Sales, Mgr. Rutten avait délégué pour le représenter son vicaire général, le Révérend Mr. Deseille; à Grand-Bigard, c'est le fidèle ami des religieux salésiens, le Révérend Curé-Doyen de la paroisse royale de Lacken qui vint rehausser de sa présence le service funèbre; à Marseille, ce fut à l'Église St. Joseph, à cette église où Don Albéra avait tant de fois prié, et dont le pasteur était son grand ami, que les Anciens Élèves des Salésiens firent célébrer le 18 Novembre, une messe solennelle de *Requiem*; citons encore les services funèbres organisés à Tournai le lundi 14 Novembre, à Bruxelles à l'Église St. Philippe de Néri, le 18 Novembre, à Oran, à l'Église St. Louis, le 24 Novembre....

Et pour clore ce bref compte-rendu nous nous en voudrions de ne pas citer les lignes suivantes d'un Prince de l'Église que l'univers catholique vénère. Elles témoignent à leur façon — comme la présence de son Éminence le Cardinal Maurin, de son Excellence le Nonce Apostolique, de

leurs Grandeurs Nosseigneurs de Carthage et de Rospe — de la haute estime dont le souvenir du regretté défunt jouissait auprès de tous ceux qui l'avaient approché.

Archevêché de Malines, 31 Oct. 1921.

Agréer, je vous prie, mon cher Père, mes chrétiennes et bien cordiales condoléances.

Il plaît au bon Dieu d'éprouver votre Congrégation; mais c'est pour lui donner des Protecteurs au ciel. Les Don Bosco, Don Rua, Don Albéra, quelle lignée! Quelle assurance pour leurs fils!

Cette conviction que votre Supérieur Général est un saint ne m'empêche pas de prier pour lui, spécialement à l'autel. Je le ferai de tout cœur en union avec ses fils qui le pleurent d'autant plus douloureusement, qu'ils l'ont mieux connu.

✠ DESIRÉ, Cardinal MERCIER,  
Arch. de Malines.

« C'est un fait d'expérience, disait un religieux, que dans les maisons d'éducation, et cela peut s'appliquer aussi aux œuvres de jeunesse, les vocations sacerdotales ou religieuses sont d'autant plus nombreuses que la communion y est plus fréquente.

« C'est au contact fréquemment répété du cœur du jeune homme avec l'hostie du sacrifice que s'allume la flamme du zèle apostolique. Que de belles vocations j'ai vues éclore ainsi, au cours d'un long apostolat exercé, soit en France, soit à l'étranger, principalement auprès des enfants et des jeunes gens! »

Que de vocations Mgr. de Ségur n'a-t-il pas suscitées par ses prédications, sa direction, ses écrits! Mais que prêchait donc ce saint prélat? Avant tout et par dessus tout la communion, encore la communion, toujours la communion!

Par un apostolat du même genre, les Vénérables Cottolengo, Don Bosco, Pierre Julien Eymard, ont obtenu d'innombrables vocations sacerdotales ou religieuses. Don Bosco, avant de mourir, pouvait se réjouir et se glorifier d'avoir donné près de 10.000 prêtres à l'Église, grâce à la pratique de la communion quotidienne en honneur dans ses orphelinats.

Je le répète: rien n'est plus efficace que la communion fréquente pour faire naître une vocation sacerdotale. Dans ce tête à tête de l'enfant pur ou qui lutte et du Sauveur tout aimable jaillira la question: « Maître, j'ai gardé vos commandements, que me reste-t-il à faire? » Et l'enfant entendra la réponse divine: « Va, quitte tout le créé et suis moi!... »

L'Abbé Millot  
Vicaire général de Versailles.

(Extrait du rapport sur la culture des vocations dans les œuvres, lu au Congrès de Poitiers des 21, 22 et 23 septembre 1921.)

# Oraison funèbre du R. P. Don Albéra

prononcée le 29 novembre 1921, à l'Église St. François de Sales à Paris

Excellence,

Mes frères,

« C'est un prêtre, un simple prêtre catholique, un pauvre religieux consacré au salut des plus pauvres enfants du peuple, un vieillard chargé d'ans et de fatigue, décédé il y a un mois, que cette pompe funèbre honore... » Voilà à peu près en quels termes n'est-il pas vrai, mes frères, nous répondrions au curieux arrêté sur le seuil de cette église et demandant la raison de cette affluence, de ces chants, de cette prière recueillie et soutenue, de cette haute assistance pontificale.

Mais comme l'effet apparaîtrait à cet homme disproportionné à la cause, nous serions sur l'heure obligé d'ajouter: « Oui, mais ce prêtre qui ne payait pas de mine était, par ses rares vertus, une page vivante d'Évangile, — ce pauvre religieux sans faste ni titres commandait, et avec quel art; à une armée de plus de 5000 hommes, — ce vieillard avait derrière lui 60 années de dévouement entier, absolu, au peuple des petits, — ce nom ignoré de la foule est, sur quatre continents, béni par des centaines de milliers de jeunes gens, aimé jusqu'au culte par son armée pacifique, estimé des plus hautes valeurs humaines. »

Contraste frappant entre l'infirmité de l'homme étendu au cercueil et la puissance de son œuvre, entre l'humilité de sa condition et la fécondité de sa vie, — entre l'obscurité de ce nom et la ferveur de cette tendresse qui va le ressaisir dans la mort et demande à l'un de ses fils de redire à tous, en de brèves minutes, ce que fut et ce que fit dans l'Église de Dieu le *Révérendissime Père Paul Albéra, Supérieur Général des Salésiens, second successeur du Vénérable Don Bosco.*

Excellence (1)

Permettez-nous de vous dire que nous sommes émus de vous voir au milieu de nous, présidant cette douloureuse cérémonie. C'est l'éloge funèbre d'un fils de chez vous que vous allez entendre: et, nous le savons, ce motif eut suffi pour vous conduire ici. Mais il n'y a pas si longtemps, à Rome même, vous aussi, Excellence, vous consacriez vos rares loisirs à l'éducation de la jeunesse populaire: et voilà qui devait encore

(1) Mgr. B. Cerretti, Archevêque de Corinthe, Nonce apostolique à Paris.

assurer votre présence à une cérémonie rappelant le souvenir d'un homme qui lui donna toute sa vie. De plus qui donc ignore maintenant à Paris qu'en toute occasion vous êtes à la disposition de tous ceux qui viennent frapper à votre porte. Frère du grand mort que nous pleurons, ami de la jeunesse, grand ami de Paris — de ce Paris tumultueux, mais si tendre, dont quelques unes de vos démarches, Excellence, ont tout récemment conquis le cœur: ces trois titres vous désignaient à l'honneur que vous avez accepté. Daignez agréer par ma voix l'expression de gratitude de toute la famille du Vénérable Don Bosco!

\* \*

Le Vénérable Don Bosco! Paris se rappelle encore la flambée d'amour qui l'embrasa quand, en 1883, il demeura huit jours dans ses murs. Dès cette époque la rumeur publique, le *vox populi* l'avait baptisé du nom de saint. L'Église, un jour très-proche, affirmera qu'elle ne se trompait pas. Mais ce saint portait un cœur d'homme et ses préférences allaient d'instinct vers ceux de ses fils qui exprimaient le mieux son rêve de pureté. Le jeune Albéra fut, on peut le dire, le préféré de ce cœur d'apôtre. Oui, entre ce jeune prêtre et cet enfant, comme plus tard entre ce vieillard et le jeune prêtre que sera devenu l'enfant un lien de tendresse puissante et inavouée se forma. Les preuves? Elles abondent.

Un jour Don Bosco consent-il, après maintes instances, à se laisser photographier, ce sera au milieu de ses enfants et dans l'exercice de son ministère, confessant ses petits: mais qui posera pour le pénitent, agenouillé front contre front auprès du juge compatissant? Le petit Albéra, à qui Don Bosco a fait signe de prendre cette attitude. Plus tard, à une de ces heures où, doué d'un puissance de vue étrange, Don Bosco lisait à même l'avenir, il dira: « Un jour Don Albéra sera mon second... » Et la réticence de la phrase n'empêchera pas quelques assistants de deviner dès lors, vingt-trois ans avant l'événement, le rôle de chef que le Ciel réservait à ce jeune prêtre. A cinq ans de là s'agit-il de nommer le premier provincial, qui, dans la France toute proche, mais un peu loin quand même du berceau de l'œuvre, devra maintenir dans sa pureté l'esprit du fondateur, Don Bosco délègue l'abbé Albéra à cet emploi.

Et sur le tard, quand, devenu infirme et presque cloué à son fauteuil ou à son lit de paralytique, le Vénérable Don Bosco en est réduit à ne plus quitter sa pauvre chambrette, il dira au jeune provincial de France: « Viens souvent me voir. » « Mais, Don Bosco, je n'en ai ni le temps, ni les moyens. » « Trouve le temps; les moyens je te les fournirai. » Et enfin, dans le délire de sa dernière agonie on l'entend à plusieurs reprises appeler tendrement le fils de son cœur, le préféré de sa dilection: « *Paolino, dove sei?* Mon petit Paul, où es-tu? »

N'est-ce pas qu'elle est touchante cette plainte attendrie du patriarche expirant, cherchant entre ses fils réunis autour de sa couche le front du Benjamin, et ne le trouvant pas!

Vingt-deux ans plus tard, selon la prophétie, Benjamin succédait à Jacob, et, après onze années de séjour en France, après dix-huit années d'assistance auprès du successeur de Don Bosco, Don Albéra, appelé par la confiance de ses frères, prenait en mains les rênes de la Congrégation Salésienne. Choix étrange! Élection déconcertante! Quoi, à cette armée jeune et ruisselante de vie elle donnait un chef de soixante-quatre ans! Si fragile, si frêle, tout récemment encore secoué par une rude maladie, tout juste assez de corps pour vêtir une âme! Quel Général vraiment pour cette troupe!

Comme on était loin du compte!

\* \*

Au vrai ce vieillard fragile fut une volonté, une des plus fortes que nous ayons connues. Tout au long de son rectorat fécond les consolations, certes, ne manquèrent pas à son cœur, pour le soutenir et l'encourager: la pourpre tombant sur les épaules de l'un de ses frères, deux Archevêques et dix Evêques demandés par Rome à l'armée salésienne, le Brésil plaçant à la tête de l'un de ses vingt États comme président un Evêque Salésien, ses fils et ses œuvres se multipliant dans une admirable fécondité, le soleil ne se couchant pas sur les missions salésiennes puisqu'elles campent sur les cinq continents, enfin derrière la Cause de Don Bosco quatre autres causes de ses fils ou de ses élèves soumises au jugement de Rome. Joies très-douces au cœur de ce chef. Mais dans l'autre plateau de la balance quel contrepoids de douleurs et d'épreuves! Au Mexique et en Portugal ses religieux reconduits à la frontière, en France le silence et la solitude régnant en maîtresse là où jadis retentissaient les cris des enfants et la sainte rumeur du travail humain; et enfin la grande épreuve, la guerre! Ses fils ravis par centaines; des maisons entières écroulées sous la rafale; d'autres, privées de moyens et de personnel,

obligées de fermer leurs portes; toutes relations coupées avec la Belgique martyre et la Pologne ressuscitée; une impuissance absolue d'alimenter les missions lointaines décimées par la vieillesse et le surmenage; les aumônes diminuant et les frais augmentant: mais qu'est-ce que cela faisait? Plus que jamais la jeunesse, la jeunesse populaire, était en péril, ses fils devaient la sauver; et il disait à ses fils: « Allez-y. » Et la volonté de ce vieillard, accotée sur sa foi, bousculait l'obstacle. En voici un exemple typique: au lendemain des terribles événements que nous venons de traverser son mot d'ordre fut invariablement celui-ci: « Ouvrez des maisons pour les orphelins de guerre! Ou bien abritez ces pauvres petits dans nos œuvres déjà existantes. Nous sommes faits pour eux; acceptez-les les yeux fermés. La Providence viendra à notre aide. »

Pour me servir d'une expression militaire, il tint le coup magnifiquement ce frêle vieillard, et il le tint jusqu'à sa dernière minute. Vous savez sa mort: elle est d'un soldat. La veille encore il travaillait, il donnait audience, il dépouillait son courrier, il recevait ses fils accourus des lointaines Amériques. Que dis-je la veille? Une demi-heure avant sa fin, dans un effort suprême, l'effort du prêtre qui, une dernière fois, veut monter à l'autel, il se dresse déjà touché par la crise fatale, essaie de s'habiller: mais enfin ses forces le trahissent, cette volonté trop tendue se brise d'un coup, il tombe anéanti, sur son petit lit, et l'agonie commence. O la belle mort! Mort de volontaire! Mort salésienne!

\* \*

Vous l'avez déjà pressenti, cette volonté d'acier était au service d'une âme d'apôtre. Il fut bien le fils du Vénérable qui, montrant à l'un de ses disciples le portrait de Gabriel Perboyre, suspendu aux murs de sa cellule, disait: « Ah! douze prêtres comme celui-là, et je pars à leur tête évangéliser les infidèles! » Tout au long de son généralat Don Albéra porta ce souci aigu de voir ses fils camper au cœur des pays infidèles et des peuples assis à l'ombre de la mort. Assistent du Supérieur Général il avait parcouru les deux Amériques, du Sud au Nord, il avait passé des nuits sous la tente du Fuégien et mangé le couscous du Peau-Rouge; il était allé aussi s'apitoyer dans les léproseries de Colombie que dirigeaient ses confrères. De ce long voyage de trois ans il rapportait deux sentiments: une admiration émue pour tout le bien que les Salésiens réalisaient parmi ces grands enfants de la forêt ou du désert, et un effroi surnaturel devant l'immensité de l'œuvre qui restait à accomplir. Aussi devenu chef à son tour il ne



cessera, par ses paroles et ses écrits, de pousser ses fils vers les missions lointaines. Sous son impulsion les missions salésiennes prirent une extension surprenante: toutes celles qui existaient élargirent leur champ d'action, et aux quatre coins de l'univers païen de nouveaux foyers d'apostolat s'allumèrent. Sa dernière joie six jours avant sa mort, fut de lancer une colonne ardente de ses fils, sous la direction d'un Salésien français, à la conquête de toute une région des Indes, grande comme trois fois la Belgique, où 5.000 chrétiens sont perdus dans la masse de 7.000.000 d'infidèles.

Pour vaincre les résistances ou les inerties il rappelait à ses religieux que les missions étaient le second but de la Société, il leur citait l'exemple de Don Bosco se privant de ses meilleurs disciples pour les expédier dans la Terre de Feu, et il ne craignait pas d'éperonner les générosités par des arguments comme celui-ci: « Ne vous étonnez pas, chers directeurs, que vos caisses soient à vide; que la Providence n'accoure plus à votre aide, et surtout ne vous en plaignez pas. Vous n'avez pensé qu'à vos besoins locaux, qu'à votre petit fief, égoïsment. Le Seigneur vous en punit. Ce ne sont pas les bienfaiteurs qui manquent, mais l'Esprit-Saint les détourne des maisons qui n'alimentent pas les missions. »

Cette obsession des besoins immenses des pays infidèles ne détournait cependant pas sa vue des nécessités plus proches de la jeunesse... civilisée. C'est sous son rectorat et poussés par ses instantes prières que les Salésiens ont, un peu partout, fait surgir, à côté de leurs œuvres déjà existantes, des associations d'Anciens Élèves d'une vitalité déconcertante. « Ressaisissez à travers la vie vos Anciens Élèves, écrivait Don Albéra, ne les abandonnez pas: ce sont vos fils. Ne les lâchez pas à l'heure du péril ou du besoin. Bien qu'ils aient grandi et soient devenus des hommes, ils ont encore besoin de vous: groupez-les, unissez-les, fédérez-les, gardez avec eux un contact permanent. L'association est la reine du jour; usez de cette arme. Des banquets, des réunions, des fêtes, oui; mais aussi des œuvres qui les lient à vous, œuvres sociales, œuvres morales, œuvres religieuses. Veillez sur eux partout et toujours. »

Et pour obtenir de ses fils cet esprit de zèle que postulaient pareilles directives il rappelait le mot d'ordre salésien, le testament du père mourant: « Travail, travail, travail! » « Le premier article du code salésien est le travail. Comme notre père demeurons des travailleurs infatigables, des initiateurs hardis et féconds, à l'affût de toute œuvre capable d'assurer le salut de la jeunesse, pour conserver en nous cette

note, ce cachet, ces stigmates de bonne modernité qui nous sont propres. »

\* \* \*

Ces accents, ce ton, cette sûreté de direction dénotent l'âme d'un chef. Et de fait il le fut pleinement. Au lendemain de son élection il était allé se jeter aux pieds de Pie X à Rome, et lui demander avec sa bénédiction un mot de consigne; et le grand Pape lui avait dit: « *Tene quod habes*. Conservez intact le dépôt qui vous a été confié. » Ce dépôt, c'était un faisceau d'œuvres, c'était aussi un esprit, une méthode, une tactique dont il ne fallait pas dévier: il y tint la main.

*Per fas et nefas* il rappelle à ses fils l'ordre de préférence que doivent conserver dans leur cœur les œuvres d'apostolat. « Nous sommes pour le peuple, nous répète-t-il, pour la jeunesse pauvre et abandonnée, et le patronage est l'âme de notre société, le cœur, la vie de notre Congrégation... Vous pouvez appliquer votre activité à quantité d'œuvres modernes en faveur de la jeunesse, mais d'abord au patronage. Si vous agissez autrement Don Bosco ne vous reconnaît pas comme ses fils.... La plus belle de mes journées est celle où j'apprends l'ouverture d'un nouveau Patronage... C'est un mauvais Salésien le religieux qui n'a pas la passion du patronage. »

« Et après le Patronage portez vos yeux, vos désirs, et, si Dieu vous y appelle, vos pas vers les missions: voilà le second but assigné à nos efforts. Mais en quelque lieu que se dépense votre activité, dans nos grandes cités modernes comme au cœur des Pampas, ou au fond du Congo, songez à donner à l'Église de Dieu des ministres, alimentez le sacerdoce. N'oubliez pas que Don Bosco a donné plus de 10.000 prêtres au clergé, à tous les clergés. Voilà quels doivent être vos trois grands soucis. Après cela abordez si le cœur vous en dit, et si les circonstances le réclament, toute espèce d'autres œuvres, écoles professionnelles, écoles primaires, colonies agricoles, maisons de famille, mais que toutes ces œuvres travaillent en pleine pâte populaire, en faveur du petit peuple du Christ, travaillant, peinant, souffrant.... »

« ..... Allez à lui, et atteignez-le par les armes salésiennes: bonté, douceur, patience, support, tendresse, familiarité de bon aloi. Ne soyez pas des supérieurs, mais des pères, des frères aînés. Que vos maisons, vos œuvres ne soient pas des collèges, mais des familles. Visez à la confiance des enfants, sans laquelle on ne fait rien: mais cette confiance vous ne l'achèterez qu'avec de la tendresse. Vos modèles: Jésus, St. François de Sales, Don Bosco n'ont conquis le monde que par la bonté. Imités-les. La société moderne

travaillée par tant de ferments de révolte, mise en garde contre tout ce qui sent l'autorité, rebelle à toute contrainte, ne se laisse vaincre que par ces armes. Tous vos succès devez-les à la Bonté. »

Par ces conseils, par ce rappel constant des buts de l'œuvre Don Albéra veillait bien sur le dépôt remis jadis en ses mains débiles et le gardait de tout écart. Mais capitaine avisé il savait aussi qu'un écueil terrible guettait le hardi navire qu'il commandait. Chef d'un équipage jeune, ardent, avide de se dépenser il aperçut vite sur quel récif il pourrait donner, et il ne cessa de lui répéter: « Avant l'action, avant le dévouement il y a la prière; avant le travail des hommes, il y a la grâce de Dieu demandée et obtenue par la prière. Les forces humaines sont courtes et vite abattues, si elles ne s'appuient sur la force de Dieu, et ne s'alimentent à la source cachée. Prions. »

\* \* \*

La voyez-vous maintenant se préciser cette haute figure de religieux? La voyez-vous sortir de l'ombre où elle se cachait avec tant de délicates, émerger dans la lumière de Dieu et se dresser devant nos yeux émus? Un dernier trait pour l'achever nous revient en mémoire. Cette bonté qu'il prêchait à ses fils, il l'avait en partage. La bonté de Don Albéra qui l'oubliera jamais! la cordialité de son accueil, les délicatesses de son cœur, l'attendrissement si rapide de sa compassion, la fidélité de son affection, la joie et l'émotion de son cœur retrouvant, après des années, ses fils, ses élèves ou ses amis, l'épanchement de son âme prompt aux confidences, et toute cette tendresse dont il vous enveloppait rien qu'à vous sourire, si joliment, et si doucement! De cette bonté, si les minutes ne me talonnaient pas, je voudrais vous citer deux traits, empruntés à sa dernière journée de vie. Pour les fêtes prochaines de l'ouverture de l'année célébrant le troisième centenaire de la mort de St. François de Sales Don Albéra avait invité tous les enfants de toutes les œuvres salésiennes répandues dans Turin. Ils devaient assister à tous les offices de la matinée, et l'économe avait déjà dit: « Nous leur offrirons le petit déjeuner. »

« Pas seulement le petit déjeuner, mais encore le déjeuner, rectifia Don Albéra. Ce sera l'hiver, ces 600 petits enfants pourraient avoir froid en retournant chez eux, s'il faisait vilain. »

« Mais, Don Albéra, 600 bouches en plus de nos 800..... »

« Ça ne fait rien, ça ne fait rien: Dieu y pourvoira. Puis ce sera si bon de fraterniser tous

ensemble sous les fenêtres de la chambre de Don Bosco! »

A quelques heures de là la conversation tomba sur deux pauvres petits en péril de perdre la foi, qu'il avait essayé de faire entrer dans une de nos maisons sans y réussir. « Il n'y a de place nulle part, dit un des ses assistants: nous ne pouvons les accepter. » « Arrangez-vous, mais il faut à tout prix les sauver. »

Douze heures plus tard ce cœur de père cessait de battre: quel accueil dut-il recevoir de la part du Cœur de Celui qui a dit: « Tout ce que vous ferez au plus petit d'entre les miens, c'est à moi que vous le ferez. »

\* \* \*

Et maintenant ma tâche est achevée. A grands traits, pressé par le temps, je n'ai pu qu'ébaucher cet éloge funèbre; mais je m'en voudrais de descendre de cette chaire sans rappeler à tous quel ami sincère, profond, fidèle, il fut de la France!

La France! Elle l'avait conquis pour jamais, dès son arrivée parmi nous, par son cœur prompt à s'émouvoir, prompt à donner, sa politesse exquise qu'il lui avait ravie, la cordialité de ses foyers.

Sa langue, non seulement il la parlait avec correction et aisance, mais avec amour: il en aimait tant le génie clair, la force sobre, le sens de la mesure, le goût très sûr.

Toute la floraison de sa littérature religieuse du XVII<sup>e</sup> et du XIX<sup>e</sup> siècles il l'avait respirée à pleine âme. J'ai lu toutes ses lettres de conseil à ses religieux, je n'y ai trouvé cités que des noms français: Bossuet, Bourdaloue, St. François de Sales, Ségur, Surin, Nouet, Lacordaire, Lamennais, Guibert, Guizot....

Devant lui on savait qu'il ne fallait pas toucher à la Fille aînée de l'Église, parce que lui si doux, lui si calme, se dressait avec un mot qui arrêtaient net les plus fines médisances: « Taisez-vous; vous ne la connaissez pas. »

Un jour veut-il poser devant la vertu de ses fils un modèle de pureté, de pureté militante, telle qu'il convient à des soldats engagés dans l'action, il ouvre l'histoire de France au XIV<sup>e</sup> siècle, et, sur le bords de la Meuse comme sur les rives de la Loire, il suit Jeanne d'Arc, notre Jeanne, pas à pas; puis, se retournant: « Est-elle assez pure, n'est-ce pas? Eh bien, faites de même. »

Dans l'héritage de son Père Don Bosco il avait trouvé ce sentiment, et jusqu'à son dernier souffle, dans son âme dévouée et reconnaissante, il l'avait nourri.

Son dernier voyage il l'accomplit au prin-

temps dernier, comme pour dire adieu — l'adieu d'un vieillard qui sent approcher la terrible visiteuse — à tout ce qu'il avait tant aimé, les rivages de Provence, la Vierge de la Garde, Notre-Dame de Fourvières.

C'est au retour de ce voyage qu'il eut ce mot admirable, jailli tout droit de son cœur comme une grande fleur de reconnaissance: « Ah! l'incorrigible générosité française! »

\* \*

Épilogue! Épilogue qui, à lui seul, en dira plus long que ce discours!

Le jour de la Toussaint, dans le quartier le plus rouge de Turin, celui qui en 1917 donna le signal de la révolution que la prudente censure nous cacha alors. Il y a deux ans une soutane ne pouvait traverser cette zone combustible sans allumer sur l'heure des passions qui en venaient vite aux actes. Un jour les Salésiens ont dit: « Ça ne peut pas durer comme ça! » Et ils se sont installés au cœur du quartier rouge, bénis, encouragés par Don Albéra. Ils ont fondé une œuvre de jeunesse qui chaque dimanche, ouvre ses portes à tous sans distinction. Tout récemment n'a-t-on pas vu une équipe socialiste de *foot-ball* pousser le portail par curiosité, regarder, pénétrer, et engager le *match*. Bizarres hommes que ces Salésiens! De fait en deux ans ils ont groupé un noyau de chrétiens repentants si nombreux et si zélés, qu'il faut déjà songer à construire une paroisse là où, jadis, on ne tolérerait que des maisons du peuple. Et ce matin-là le Cardinal Salésien allait, faisant trêve à son deuil, bénir la première pierre de ce temple. Une grande surprise l'attendait, une poignante surprise. A l'issue de la cérémonie un groupe de pères de famille se présente à lui, et ce dialogue s'engage:

« Eminence, nous venons vous demander une faveur. »

— Accordée, s'écrie rondement le bon Cardinal, si ça ne dépasse pas mes pouvoirs.

— Eh bien, voilà! Vous savez que Don Albéra voilà deux ans nous a envoyé ses fils.

— Si je le sais!

— Nous cherchions comment lui dire merci, vous savez, un des ces mercis qui comptent... Nous cherchions, et voilà que tout-à-coup il disparaît. Alors nous avons trouvé.

— Comment ça?

— Oui, Eminence, nous voulons, nous autres, les ouvriers du quartier St. Paul, payer son tombeau.

— Mais vous n'y pensez pas, mes amis, dit le Cardinal plus ému qu'il ne paraît, vous n'y pensez pas.

— Si, si, Eminence!

— Mais le chômage sévit depuis plus de huit mois à Turin, et je suis sûr que plus d'un d'entre vous en est victime.

— C'est vrai, Eminence.

— Alors?

— Alors nous vous l'avons dit: nous voulons faire les frais de son tombeau.

— Mais savez-vous ce que ça coûtera!

— Très cher, Eminence, parce que nous le voulons digne de son amour et de notre culte. Mais ça coûtera ce que ça coûtera: nous payerons.

Il faudra les laisser faire.

\* \*

Mes bien chers frères, toutes ces œuvres qui viennent de défilé devant vos yeux, intimement liées à la vie de celui que nous pleurons, soutenues, encouragées, déçuplées par son effort, avez-vous conscience qu'elles sont plus que jamais opportunes? Que devant la vague menaçante et montante de la révolution, ou du sensualisme qui la précède toujours, elles sont encore — comme l'atteste l'épisode de Turin — la meilleure digue dressée par la sagesse des hommes qu'éclaire l'esprit de Dieu? Avez-vous conscience que, dans notre société, où le cerveau, la tête, l'élite semblent guéries, ramenées de toutes les erreurs qui depuis un siècle touchaient les plus fermes intelligences, c'est le peuple, le peuple plus ignorant que méchant, plus faible que pervers, plus malheureux qu'injuste, qu'il faut conquérir, amener à soi, amener à Dieu, et vite, si l'on veut conjurer les grandes catastrophes? Oui, n'est-ce pas?

Alors, écoutez la voix qui monte de ce catafalque, écoutez ce mort qui parle et vous dit: « Aidez donc mes fils partout où ils travaillent, partout où ils se dépensent; aidez-les de tous vos moyens; collaborez avec eux. »

Mes frères, ne fermez pas l'oreille à ces accents dont je ne suis que l'interprète. Et du haut du ciel, où notre espoir invincible le place déjà, le Père que nous pleurons vous sourira, vous bénira, vous gardera pour la vie éternelle.

Ainsi-soit-il.

« Je ne me suis jamais laissé aller à une invective ou à un reproche sans avoir à m'en repentir; si j'ai eu le bonheur de ramener quelques hérétiques, c'est la douceur qui en a fait la conquête. L'amour a plus d'empire sur les âmes, je ne dis pas que la rigueur, mais que la force même des raisons. »

Saint François de Sales.

## Cà et là à travers le Monde Salésien

Monseigneur d'Aquino qui fut jadis le plus jeune Evêque de la chrétienté, puisqu'il fut consacré Evêque de Prussade à l'âge de 29 ans; qui, depuis, se vit appelé par la confiance unanime de ses concitoyens à la Présidence de l'Etat du Matto-Grosso, l'un des vingt états composant le Brésil, vient d'être nommé Archevêque de Cuyaba, en remplacement de Mgr. Charles D'Amour, décédé tout récemment, dont il était l'auxiliaire. La prise de possession de son nouveau diocèse coïncidera presque avec l'expiration de son mandat présidentiel, puisque c'est dans ce mois de janvier qu'il doit transmettre ses pouvoirs à son successeur. Ce successeur, nous écrit-on de là-bas, a pu être élu sans désordres, ni rixes sanglantes. La sagesse du président en charge et son esprit de fermeté ont obtenu ce remarquable résultat, inconnu de mémoire d'homme.

\* \*

En plus de cette élévation à la dignité archiepiscopale d'un fils de Don Bosco le Saint Père vient encore de créer deux nouveaux Evêques Salésiens, en la personne de Mgr. Ortiz, péruvien, nommé Evêque de Chachapoyas, dans son propre pays, et de Mgr. Piani, inspecteur des maisons du Mexique, nommé Evêque de Puebla.

\* \*

L'excellente revue la *Documentation Catholique* donnait dans un de ses derniers numéros la statistique générale des Religieux français mobilisés, morts et décorés au cours de la guerre 1914-1918. Voici ce que nous y relevons en face du nom des Salésiens:

Mobilisés 109 — Morts 20 — Cités et décorés 38 — Nombre de citations 51 — Croix de guerre 30 — Légion d'honneur 1 — Médaille militaire 4 — Médaille des épidémies 5 — Médaille de la Reconnaissance française 1 — Décorations étrangères 3.

Ces chiffres ont leur éloquence, et, sans commentaires, ils témoignent de la qualité du patriotisme des Salésiens français.

\* \*

Le jeudi 1<sup>er</sup> Décembre 1921 l'Académie Française interrompait la confection du Dictionnaire pour procéder à la distribution des Prix de vertu. Cette année-ci un de nos vieux amis, le Patronage St. Pierre de Ménilmontant

a eu, comme chacun sait, l'honneur d'être gratifié en la personne de son directeur, M. l'abbé Dhuit, d'un prix Monthyon de 1200 frs. A la séance solennelle où, sous la Coupole, on énuméra brièvement les titres des braves gens couronnés par la docte Assemblée, l'orateur du jour, Mr. René Doumic, ne manqua pas de souligner les services rendus à la cause du bien par les Patronages catholiques. Et entre cent autres il en cita trois de Paris: « Celui du Bon-Conseil installé Avenue de Saxe par son fondateur, l'admirable abbé Esquerré; le patronage Saint-Pierre de Ménilmontant, auquel l'ardent Abbé Dhuit apporte un zèle que nulles difficultés ne rebutent (1); celui de N. D. de Lourdes que dirige un vieillard exquis, le curé de la paroisse, assisté de sa sœur, l'active et la dévouée M<sup>lle</sup> Pottier, l'un et l'autre en pleins quartiers populeux, en pleins faubourgs communistes. L'organisation est partout à peu près la même: un terrain pour les jeux et les sports, une salle de réunion à deux pas, où tour à tour on dit la Messe et on joue la comédie, sans que jamais le Bon Dieu s'en soit formalisé. » (2)

Le *Bulletin Salésien* se plaît à rappeler à ses lecteurs que c'est la troisième fois que l'Académie couronne solennellement des œuvres issues de la plus pure pensée salésienne. Jadis elle avait alloué une magnifique récompense au R. P. Athanase Prun, et à ses religieux de Nazareth, sentinelles avancées du patriotisme. Plus récemment elle avait encouragé d'un don généreux l'effort de Mr. l'abbé Bissière qui, à Oran, avait mis sur pied des œuvres de jeunesse de première valeur.

(1) Il en est tout de même une qui, sans le rebuter le gêne terriblement: c'est la chasse aux 300.000 frs. nécessaires pour maintenir l'œuvre sur un terrain que les propriétaires veulent vendre à tout prix. Vingt-quatre mois de battues ont recueilli 170.000 frs. Les 130.000 frs. qui restent posent une grave question. Nous prions nos généreux lecteurs d'aider à la résoudre. Cette œuvre intéressante habite 276 Rue des Pyrénées, 20me, et voudrait dans quatre ans y fêter son cinquantenaire. Que chacun l'y aide!

(2) *Journal des Débats*, du Vendredi 2 Décembre 1921.

L'abondance des matières nous contraint de supprimer une bonne partie des Nouvelles Salésiennes, et les grâces dues à l'intercession de N. D. Auxiliatrice. Nos lecteurs trouveront intégralement reporté dans notre prochain numéro cet intéressant dossier.

Avec permission de l'Autorité Ecclésiastique.

Gérant: G. FERRARI

Imprimerie S. A. I. de la Bonne Presse  
Turin - Cours Regina Margherita, N. 174